LES

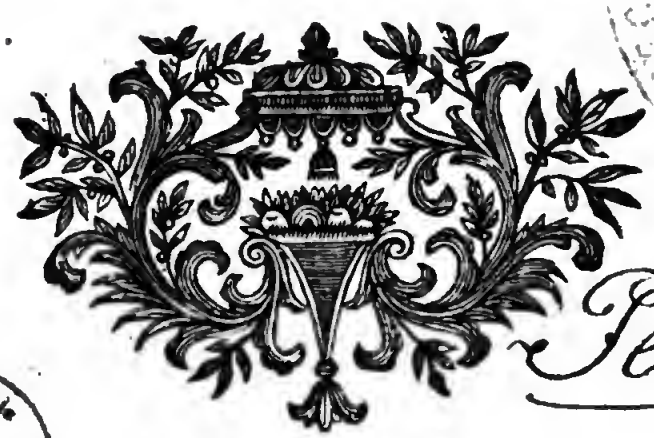
CONTRE-TEMS,

COMEDIE

EN VERS, EN TROIS ACTES.

Par Mr. DE LA GRANGE.

LUCCHESI



Perrino.

Bibl. Nazionale
NAPOLI

A PARIS,

Chez PRAULT Fils, Quay de Conty, à la Descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

CONSTANCE, Fille de Chrisante.

ANGÉLIQUE.

DAMIS, Amant de Constance.

VALERE, Amant d'Angélique.

CHRISANTE, Pere de Constance.

FROSINE, Suivante de Constance.

LISETTE, Suivante d'Angélique.

ARLEQUIN, Valet de Valere.

LES

CONTRE-TEMS,

COMEDIE EN VERS, EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Jardin public.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, VALERE, LISETTE.

ANGELIQUE.

De grace ceſſez d'y prétendre,
Ne vous obſtinez pas à ſçavoir qui je ſuis,
Dans quelque tems je pourrai vous l'apprendre,
Mais à préſent je ne le puis.

VALERE.

C'eſt ce que je ne puis comprendre.
Pourquoi donc ce ſilence? Et qu'en dois-je penſer?

LISETTE.

A le rompre, Monſieur; à quoi bon nous forcer?

ANGELIQUE.

J'ignore à quoi mon nom vous ſeroit néceſſaire;
Et cette curioſité . . . .

VALERE.

Je ne ſçai point, en vérité,
Quel motif vous oblige à m'en faire un myſtére.

ANGELIQUE.

Vous le pouvez pourtant concevoir aiſément;
Il me faut de vos feux une entiere aſſurance,
Et quoique, ſans expérience,
Je ſçai que, très-ſouvent, tel que l'on croit Amant,
N'en a que la ſimple apparence.

LISETTE.

Il convient fort d'avoir un peu de défiance.

VALERE.

Pourriez-vous ſoupçonner l'amour le plus parfait?

ANGELIQUE.

Mais, n'êtes-vous pas ſatisfait?
Direz-vous que ma complaiſance
N'en a pas encore aſſez fait?

LISETTE.

Monſieur, vous êtes indiſcret,
Rappellez-vous comment vint votre connoiſſance;
Ce fut, vous le ſçavez, dans ce même Jardin,
Où nous nous promenions toutes deux ſans deſſein,
Vous vintes aborder Madame,
Qui voulut avoir la bonté
De ne point ſe fâcher de cette liberté;
Votre air noble & galant ſçut vous gagner ſon ame.
Vous eutes un long entretien,
A celui-là, Monſieur, ont ſuccédé bien d'autres;
Madame, de la voir vous fournit le moyen,
Et ſes empreſſemens récompenſent les vôtres;
Qu'exigez-vous de plus? Mais je n'y conçois rien.

VALERE.

Je voudrois voir la fin d'un refus qui me bleſſe,
Vous devez accorder ce prix à ma tendreſſe,
Si, près de vous, mes ſoins ont réuſſi.

LISETTE.

Cela n'eſt point douteux; & vous devez comprendre,
Lorſque Madame vient ici,
Qu'elle eſt tous les matins très-exacte à s'y rendre,
Que c'eſt pour le plaiſir de vous y voir auſſi.

Eſt-il beſoin qu'on vous répete
Que de vos ſoins ſon ame eſt ſatisfaite?
Que pour vous ſon cœur eſt prévenu,
S'applaudit du moment où l'on vous a connu?

ANGELIQUE.

Oui, Valere, je puis vous avouer ſans crime,
Que vous m'avez paru digne de mon eſtime;
Que, loin de vous en faire un injuſte refus,
J'ai peut-être ſenti quelque choſe de plus;
Vous dire ce que c'eſt, me ſeroit difficile;
Je ne ſuis point aſſez habile:
Et comme à le chercher, je prétends m'occuper,
Laiſſez-moi tout le tems de le développer;
J'ai ſçu rendre juſtice à l'ardeur qui vous preſſe,
Peut-être qu'en ce jour le même trait me bleſſe,
Et qu'un peu trop ſenſible à vos empreſſemens,
Mon cœur reſſent pour vous les mêmes ſentimens;
Si la choſe eſt ainſi, je ſubirai ſans peine,
Un ſort où je vois bien que le penchant m'entraîne.

LISETTE.

C'eſt s'expliquer avec clarté.

VALERE.

De ce diſcours je ſerois trop flatté,
Si par un refus qui m'accable,
Vous ne démentiez pas ce qu'il a d'agréable;
Mais y puis-je trouver quelque ſincérité?
Quand vous vous obſtinez encore
A me cacher le nom de celle que j'adore?
Ah! pourquoi m'en faire un ſecret?
Croyez-vous que je ſois imprudent, indiſcret?
Qu'en étourdi j'aille faire connoître
L'ardeur que vous avez fait naître,
Et débiter par tout, que l'objet de mes feux
A reçu mon hommage & répond à mes vœux?
A ce bonheur j'aurois droit de prétendre,
Si vous le réſerviez à l'Amant le plus tendre:
Oui, j'aurois lieu de m'en flatter,
Si mes ſoins, mon reſpect, pouvoient le mériter;
Mais quand j'en aurois même une preuve certaine,
Ne penſez pas qu'alors mon ame en fût plus vaine;

Non, quoiqu'un tel bonheur ait de quoi l'éblouir,
L'Amant doit y borner ſa gloire,
Et ne chercher dans ſa victoire
Que le ſeul plaiſir d'en jouir.

LISETTE.

Ce projet, quoique beau, pourroit s'évanouir,
Tout eſt ſujet à l'inconſtance.

ANGELIQUE.

Soyez toujours ſoumis, tendre, reſpectueux,
Je pourrai répondre à vos vœux,
Quand je verrai votre perſévérance;
Mais ce ne ſera pas plûtôt.

LISETTE.

Nous le devons avec prudence,
Et voilà juſtement le garant qu'il nous faut.

VALERE.

Ah! je n'en doute plus, Madame,
Mes ſoins n'ont pû toucher votre ame,
Non, non, ſur votre amour je ne dois plus compter;
Mais quelles que ſoient mes allarmes,
Je ceſſerai de voir vos charmes;
Ils n'ont déja que trop ſçu m'arrêter.

ANGELIQUE.

Quel eſt votre deſſein? Et que voulez-vous faire?

VALERE.

Je veux m'éloigner de ces lieux,
Et ne plus offrir à vos yeux
Un objet qui peut vous déplaire.

SCENE II.

ANGELIQUE, VALERE, LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *à Liſette.*

POur te trouver ici j'ai couru de mon mieux,
Bon jour, mon adorable brune.

LISETTE, *froidement.*

Bon jour.

ARLEQUIN.

Tu dis cela d'un ton bien ſérieux ?

LISETTE.

Tu peux ailleurs chercher fortune,
Plus de commerce entre nous deux.

ARLEQUIN.

Explique-toi, que veux-tu dire ?

LISETTE.

Ton Maître peut t'en informer;
Par un caprice que j'admire,
Il ſe ſouſtrait à notre Empire :
Ainſi, je ne dois plus t'aimer.

ARLEQUIN.

Cela ne ſe peut pas, je crois que tu veux rire.
Monſieur, dites-moi ce que c'eſt.

VALERE.

Arlequin, va ſans plus attendre,
Et que pour mon départ au plûtôt tout ſoit prêt.

ARLEQUIN.

Un petit moment, s'il vous plait;
A ce deſſein ſi prompt je ne puis rien comprendre.
Que je ſçache du moins quel en eſt le ſujet ?

ANGELIQUE.

Oüi, oüi, partez Monſieur, contentez votre envie.
Je ne veux point vous retenir,
Mais ſongez que de vous j'aurai, toute ma vie,
Le plus odieux ſouvenir.

ARLEQUIN.

Doit-on ſi bruſquement s'éloigner d'une belle ?
En verité vous avez tort,
Voyons, quelle eſt votre querelle ?
Je veux avoir l'honneur de vous mettre d'accord.

ANGELIQUE.

J'avois trop-tôt compté ſur votre cœur, peut-être;
Je le vois bien, Monſieur ....

VALERE.

Vous me faites connoître,
Madame, que la paſſion
Que vos beaux yeux avoient fait naître,
N'a jamais fait ſur vous la moindre impreſſion.
Que la flâme la plus ardente....

ANGELIQUE.

Vous m'en donnez assûrément
Une preuve très convaincante

ARLEQUIN.

Hé venez-en, de grace, à l'éclaircissement.
(*à Valere.*) De quoi vous plaignez-vous ?

VALERE *à part.*

Quelle rigueur extrême !

ARLEQUIN *à Angelique.*

Dites-moi.....

ANGELIQUE *à part.*

Quel entêtement !

ARLEQUIN *à Lisette.*

Mais, explique-moi donc.....

LISETTE.

On lui fait voir qu'on l'aime ;
On répond comme on doit à ses soins empressez....

ARLEQUIN.

Hé bien ?

LISETTE.

Il trouve encor que ce n'est pas assez

ARLEQUIN *à Valere.*

Hô ! vous n'êtes pas raisonnable.

VALERE.

Loin de répondre à mes justes desirs ;
De mépris l'ingrate m'accable,
Et mes tourmens font ses plaisirs.

ARLEQUIN *à Angelique.*

Fy, cela n'est pas bien, ma charmante soubrette ;
Reçoit un peu mieux mes soupirs ?
(*à Lisette*) Allons, aide-moi, ma poulette,
A raccommoder ces Amants.

LISETTE.

Cela me paroît difficile,
Et je craindrois de prendre une peine inutile ;
Ils ne s'entendent pas.

ARLEQUIN.

Quels sont les fondemens
De cette rupture subite ?

LISETTE.

Un rien.

VALERE.

VALERE.

Dont le refus m'irrite.

LISETTE.

Parce qu'on ne veut pas l'informer de ſon nom ;
Monſieur & s'allarme, & s'agite,
Et veut ſe fâcher tout de bon.

ARLEQUIN *à Angelique.*

Madame, dans le fonds la faveur eſt petite,
Faut-il ainſi ſe broüiller pour un rien ?
Tenez, je ſçais le vrai moyen
De vous mettre d'accord peut-être ?
Que chacun ſe faſſe connoître,
Que l'on diſe ſon nom, Arlequin eſt le mien,
Valere eſt celui de mon Maître :
Dites-nous à preſent & le vôtre & le tien.

LISETTE.

Et voilà juſtement où gît tout le myſtere ;
Ma Maîtreſſe a, je crois, promis de n'en rien faire :
Et moi, j'en fais autant par imitation.

ARLEQUIN.

Bon, bon, la promeſſe eſt frivole,
Les Femmes ne ſont pas dans l'obligation
De s'acquitter de leur parole ;
Ainſi, plus de diſcuſſion.

VALERE.

Ne me refuſez pas, Madame,
Le ſeul prix qu'aujourd'hui vous demandent mes ſoins.

ARLEQUIN.

Oüi, nous devons ſçavoir au moins
Pour qui nous reſſentons une ſi vive flâme.

VALERE *à Angelique.*

De grace....

ARLEQUIN *à Liſette.*

Par pitié....

VALERE *à Angelique.*

Pouvez-vous réſiſter ?

ARLEQUIN *à Liſette.*

Faut-il ainſi nous rebutter ?

ANGELIQUE.

Il eſt tems que je me retire ;

Je vous laiſſe, Monſieur.

LISETTE *à Arlequin.*

Adieu

VALERE.

Sans me rien dire ?

ARLEQUIN.

Et moi je vais ſuivre leurs pas
Bientôt je viendrai vous inſtruire
De ce qu'elles ne diſent pas.

ANGELIQUE.

Empêchez ce garçon....

ARLEQUIN.

Bon, bon, laiſſez-moi faire.

ANGELIQUE.

Soyez dans ce Jardin dans une heure au plus-tard,
Quelqu'un pour vous parler y viendra de ma part,
Et l'on pourra vous ſatisfaire.
(*bas à Liſette*) Nous ſortons à propos, je vois venir mon Frere.

Elles ſortent, & Liſette en s'en allant donne un coup d'œil gracieux à Arlequin.

ARLEQUIN.

Moi, je lis mon eſpoir dans ce tendre regard.

SCENE III.

VALERE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

VOus le voyez, Monſieur, elle devient traitable ;
Là, convenez de bonne foi
Que j'ai l'eſprit brillant, & l'adreſſe admirable.

VALERE.

Perſonne n'en a plus que toi
Mais j'aperçois Damis.

SCENE IV.

VALERE, DAMIS, ARLEQUIN.

DAMIS.

AH ! te voilà, Valere !
Qui te conduit dans ce Jardin ?

VALERE.

Je viens y reſpirer la fraîcheur du matin :
Et toi Damis ; qu'y viens-tu faire ?

DAMIS.

J'y ſuis venu dans le même deſſein.

ARLEQUIN.

Un ſemblable motif y conduit Arlequin.

VALERE.

Ça, parlons-nous avec franchiſe ;
Je crois que c'eſt l'amour qui te conduit ici.

DAMIS.

De mon côté, je crois ſans craindre de mépriſe ;
Qu'entraîné par l'amour, on t'y rencontre auſſi.

VALERE.

Tu le crois ?

DAMIS.

Je le penſe ainſi

VALERE.

Tu ne te trompes pas, une beauté charmante
Me fait brûler du plus parfait amour.

DAMIS.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Et moi, Monſieur, j'adore ſa ſuivante ;
Brune, piquante, & faite autour.

DAMIS.

Sans doute d'un juſte retour
On a recompenſé ta flâme ?

ARLEQUIN.

Vous penſez-bien, Monſieur....

VALERE.

Oui, de ce doux eſpoir
Tout juſqu'ici flatte mon ame.

ARLEQUIN.

Pour nous faire adorer, nous n'avons qu'à vouloir ;
Nous avons des moyens de plaire
Qui ſur les cœurs ont tout pouvoir.

DAMIS.

C'eſt être réſervé, Valere ;
Je m'imaginois cependant

Que méritant le nom de ton ami ſincere ;
Je pouvois mériter d'être ton confident ;
Toi ſeul de mes ſecrets es le dépoſitaire ,
Tu demeures dans ma maiſon ,
Rien n'eſt égal à notre liaiſon ;
Pourquoi de ton amour m'avoir fait un myſtere ?
Je ſerois curieux d'en ſçavoir la raiſon.

ARLEQUIN.

Monſieur , en fait d'amour , on a certain ſcrupule ,
Et mon maître eſt d'ailleurs plein de diſcretion.

VALERE.

J'ai penſé que ma paſſion
Paroîtroit à tes yeux peut-être ridicule ,
Que tu te m'ocquerois de moi.

DAMIS.

Sur quel fondement ? & pourquoi ?
Celle qui t'a charmé n'eſt-elle pas aimable ?

VALERE.

Ah Damis ! elle eſt adorable ,
On ne vit jamais tant d'appas.

ARLEQUIN.

La Soubrette , eſt incomparable.

DAMIS.

Peut-on ſçavoir qui c'eſt ?

VALERE.

Je ne la connois pas.

ARLEQUIN.

C'eſt un amour naiſſant.

DAMIS.

Je commence à t'entendre ,
C'eſt me donner le change , on ne le ſçauroit mieux ,
Et voilà le tour qu'il faut prendre
Pour arrêter les curieux ;
Pardon ſi j'ai voulu prétendre ....!

VALERE.

Je ne badine point , je dis la verité ,
Je vois dans ce jardin cette jeune beauté ,
Elle s'y rend à la même heure
Très-régulierement depuis cinq ou ſix jours ,
Mais elle s'obſtine toujours
A me cacher ſon rang , ſon nom & ſa demeure ;

J'ai tout lieu d'eſperer pourtant
Qu'avant la fin du jour je pourrai la connoître ;
J'attends ce favorable inſtant,
Qu'avec plaiſir mon cœur le verra naître !

ARLEQUIN.

La Soubrette, à mes feux, en a promis autant,
Et le Valet ſera traité comme le maître.

DAMIS.

Que je te trouve heureux !

VALERE.

Et toi, mon cher Damis,
A tes feux à preſent quel eſpoir eſt permis ?

DAMIS.

Je n'ai preſque plus d'eſperance
Que la beauté dont mon cœur ſuit la loi,
Veuille me pardonner l'offenſe
Quelle prétend avoir reçu de moi,
Elle ne veut helas ! ni me voir, ni m'entendre.

VALERE.

Je ſuis impatient d'apprendre
Ce qui te rend ainſi criminel à ſes yeux.

DAMIS.

J'avois fait à Rouen un ſéjour ennuyeux
Pour un maudit Procès que j'avois à deffendre,
Avant que d'en partir, un de mes bons amis,
De qui j'avois reçu des plaiſirs infinis,
Vint me confier la conduite
D'une veuve, ſa ſœur, qui venoit à Paris.

ARLEQUIN *à part.*

Je devine à peu-près la ſuite.

DAMIS.

Nous arrivons : honnêtement,
Je dûs le lendemain lui faire ma viſite,
Et depuis régulierement
J'ai pluſieurs fois chez elle été fort librement.

VALERE.

Tant d'aſſiduitez t'ont fait une querelle,
N'eſt-ce pas ?

DAMIS.

Juſtement, elle m'en croit aimé,

Et comme cette Veuve eſt très-jeune & très-belle,
On s'imagine que pour elle
Depuis ce jour mon cœur eſt enflamé.

ARLEQUIN.

Quand cela ſeroit vrai, c'eſt une bagatelle.

VALERE.

Son courroux par tes ſoins peut-être déſarmé,
Bientôt on te rendra juſtice,
D'un mouvement jaloux ce ſont-là les tranſports.

ARLEQUIN.

Sans doute.

DAMIS.

J'ai tenté d'inutiles efforts;
Je ne vois rien qui la fléchiſſe.

VALERE.

Hé bien, attends que ſon caprice
Puiſſe parvenir à ſa fin.

ARLEQUIN.

Ce qui peut arriver du jour au lendemain,
Il ne faut pour cela qu'un rien, ou peu de choſe.

VALERE.

Ceſſe de t'en embarraſſer,
Puiſque c'eſt l'amour qui le cauſe,
Laiſſe-lui tout le ſoin de le faire ceſſer.

DAMIS.

A l'eſperer encor je ne puis renoncer;
Mais j'aperçois Froſine, ſa Suivante,
Auprès de ſa Maîtreſſe elle a quelque crédit,
Puiſque l'occaſion en ces lieux la préſente,
Je veux en ma faveur prévenir ſon eſprit;
Sur ce dernier moyen tout mon eſpoir ſe fonde.

VALERE *en s'en allant.*

Je ſouhaite ardemment qu'à tes veux tout réponde.
Adieu...

ARLEQUIN.

Je vais de mon côté
Attendre le bonheur dont je me ſuis flatté. (*Il ſort*)

DAMIS.

Hélas! que ne ſuis-je à ta place;
Mon cœur ſeroit moins agité.

SCENE V.

DAMIS, FROSINE.

DAMIS.

FRosine, arrête-toi, de grace.

FROSINE.

Je ne ſçaurois, Monſieur, je n'en ai pas le tems.

DAMIS

Ce n'eſt que pour quelques inſtants,
Je n'ai qu'un mot,

FROSINE.

Voyons, parlez, le tems me preſſe.

DAMIS.

Tu me parois fâchée ?

FROSINE.

Oüi, c'eſt avec ſujet.

DAMIS.

D'où vient donc ce courroux ?

FROSINE.

Vous en êtes l'objet.

DAMIS.

Moi ?

FROSINE.

Vous-même : Adieu, je vous laiſſe.

DAMIS *la retenant.*

Hé quoi ! ſemblable à ta Maîtreſſe,
Ne me feras-tu voir que haine, que froideur ?
Eſt-ce trop peu des maux que me fait l'inhumaine ?
Te verrai-je, comme elle, inſenſible à ma peine ?
Imiteras-tu ſa rigueur ?

FROSINE.

Sans doute, la belle demande ?
On doit ainſi traiter un Amant impoſteur
Qui peut nous préférer une beauté normande.

DAMIS.

Qu'entends-je ! ma fidélité

Peut-elle être ainſi ſoupçonnée ?

FROSINE.

On vous fait tort, en verité.

DAMIS.

Hélas ! quelle eſt ma deſtinée !
Il ne me manquoit plus.....

FROSINE.

Je connois ces hélas,
Ce qu'ils ont de touchant ne me ſéduira pas.

DAMIS.

Quoi, tu ſeras inéxorable ?
Tout ce que je ferai ſera-t'il impuiſſant ?
Tu voudras t'obſtiner à me croire coupable ?

FROSINE.

Vous auriez de la peine à paroître innocent.

DAMIS.

J'attendois tout de toi.

FROSINE.

Perdez cette eſpérance.

DAMIS.

Je croyois qu'auprès de Conſtance
Tu vanterois l'ardeur dont je me ſens épris ;
Et que rendant juſtice à ma perſéverance
Tu ferois ceſſer ſes mépris.

FROSINE.

Bien loin de vous ſervir, je fais tout le contraire,
J'anime le juſte courroux
Que ma Maîtreſſe a conçu contre vous,
Je lui fais voir l'horreur de votre caractere,
Le peu de cas qu'elle doit faire
D'un Amant inconſtant, qui violant ſa foi,
Briſe ſes premiers nœuds pour ſuivre une autre loi ;
Moi-même, à ſon eſprit, ſans ceſſe je rappelle
Vos premiers ſoins & vos empreſſemens,
Je lui retrace vos ſermens
Qui ſembloient l'aſſurer d'une flâme éternelle,
Et dans ces dangéreux momens,
Où je vois que ſon cœur chancéle,
Et qu'un reſte d'amour parle en votre faveur,
Je recommence de plus belle ;

De

De votre procédé j'étale la noirceur ;
Et je fais ſi bien que ſon cœur
Ne trouve en vous qu'un infidéle.

DAMIS.

Cruelle Froſine ! pourquoi
Lui faire un tel portrait de moi ?
J'aime Conſtance, hélas ! que dis-je ? je l'adore,
Par ſes mépris mon feu s'acroit encore,
Et mon cœur n'a pas un ſeul jour
Senti refroidir mon amour ;
Cruel ſoupçon que vous m'êtes funeſte !
Maudit Procès ! voyage malheureux !
Ami qu'à préſent je déteſte !
Politeſſe fatale & qui nuit à mes feux !
Je perds donc la beauté que j'aime,
Et je la perds dans l'inſtant même
Qu'un doux Hymen bientôt joignoit notre deſtin,
Qu'aſſuré de ſon cœur, j'allois avoir ſa main ;
J'ai beau chercher à me défendre,
Et je voudrois en vain par de bonnes raiſons
Diſſiper d'injuſtes ſoupçons,
Pourquoi ne veut-on pas m'entendre ?
Aujourd'hui contre moi tout eſt-il déchaîné ?
L'Amant le plus ſoumis, le plus vrai, le plus tendre
Doit-il être l'Amant le plus infortuné ?

FROSINE *à part.*

Par ces regrets touchants, par cet air conſterné,
Je me ſens attendrir : quoi ! ſeroit-il poſſible
Qu'il fût innocent en effet ?

DAMIS.

Et toi, qu'eſt-ce que je t'ai fait,
Froſine ? A mes tourmens ceſſe d'être inſenſible,
Ne dois-tu pas ſervir, loin de nuire à ſes feux,
L'Amant le plus fidéle & le plus malheureux ?
Lorſque l'amour veut prendre ma défenſe,
Et qu'il arrive que ſa voix
Se fait entendre encor dans le cœur de Conſtance,
N'oppoſe point de réſiſtance,
Laiſſe-lui ſoutenir mes droits,
Ce ſont les droits de l'innocence.

FROSINE *à part.*

Il va bannir ma défiance,
Je vois dans ſes diſcours un air de verité....
(*haut*) Ne me trompez-vous pas ?

DAMIS.

M'en croirois-tu capable ?

FROSINE.

Quoi ! vous ne ſeriez point coupable ?
Et vous pourriez prouver votre fidelité ?
Votre flâme eſt encor vive, conſtante & pure ?

DAMIS.

Ah ! ſans craindre d'être parjure,
J'en ferai, s'il le faut, un ſerment ſolemnel:
Oui, Froſine, je te le jure,
Damis eſt malheureux, mais n'eſt pas criminel.

FROSINE *à part.*

Oh ma foi, tout ceci n'a pas l'air d'impoſture,
(*haut*) Je me rends, la pitié vient me parler pour vous.

DAMIS.

Que ce retour me ſeroit doux !

FROSINE.

Que votre douleur eſt touchante !
Voyons, pour vous ſervir que faut-il que je tente ?

DAMIS.

De ta Maîtreſſe, appaiſe le courroux,
Aſſûre-la que je lui ſuis fidéle,
Et fais enſorte qu'avec elle
Je puiſſe avoir un entretien,
Je le lui prouverai ſi bien,
Que je l'obligerai d'en être convaincuë.

FROSINE.

Je tremble de n'y gagner rien,
A ne point vous parler, je la vois réſoluë.
Attendez cependant, j'imagine un moyen;
Elle doit, pour calmer le ſouci qui l'ennuye,
Venir ſe promener ici quelques inſtans,
Vous vous approcherez quand il en ſera tems,
J'appuyrai vos raiſons.

DAMIS *en s'en allant.*

Ah ! tu me rends la vie.

SCENE VI.

FROSINE *ſeule.*

DE ſervir ſon amour mon cœur brûle d'envie,
Je le crois ſincere en effet,
Conſtance, à ſe tromper eſt trop ingénieuſe;
Travaillons à la rendre heureuſe,
Je le veux malgré qu'elle en ait.
Mais j'apperçois Monſieur Chriſante.

SCENE VII.

CHRISANTE, FROSINE.

CHRISANTE.

JE ſors de la maiſon pour affaire preſſante,
Mais puiſque je te trouve ici,
Froſine, ſur un point je veux être éclairci.

FROSINE

Voyons....

CHRISANTE.

Par ſa langueur, ma Fille m'épouvante,
Apprnds-moi d'où naît le ſouci,
Où depuis quelques jours je vois qu'elle eſt plongée,
Son eſprit eſt réveur, ſes yeux ſont abbattus;
Et je la trouve ſi changée,
Que je ne la reconnois plus.
Quelle eſt la ſource de ſa peine?
A le ſçavoir je n'ai pû parvenir.

FROSINE *à part.*

Bon, bon, voici le point où j'en voulois venir.
La cauſe en eſt encor, Monſieur, bien incertaine,
Et je ne puis la définir;
Une fille ſouvent ſouffre de ſa contrainte,
De voir ſa parure reſtrainte;
Souvent l'état de fille eſt un fardeau péſant.

Dont elle voudroit ſe défaire ;
Mais je crois, pour le mal qu'elle ſouffre à préſent,
Qu'un motif différent l'opere,
Car il ne fut jamais un pere
Et plus tendre & plus complaiſant.

CHRISANTE.

Froſine, tu le ſçais, il n'eſt rien que j'oublie
Pour lui procurer des plaiſirs ;
La contenter en tout fut toujours mon envie,
Ai-je été quelquefois contraire à ſes deſirs ?

FROSINE.

De trop de liberté ce dégoût eſt la ſuite
Peut-être. Les deſirs que le cœur a formez
Pour paroître plus doux veulent être animez,
Un peu de gêne les irrite,
Il faut qu'il nous en coûte un peu d'empreſſement ;
On ſçait qu'une faveur à nos vœux accordée,
Auſſi-tôt qu'elle eſt demandée,
Perd de ſon prix aſſurément ;
Mais on s'en fait une autre idée
Quand on l'obtient mal-aiſément

CHRISANTE.

Oüi, ta raiſon n'eſt pas ſans quelque fondement ;
Mais que veux-tu ? j'aime Conſtance,
Je ne me plains pas aujourd'hui
D'avoir eu tant de complaiſance,
Ma ſeule peine eſt de voir ſon ennui ;
Invente, trouve quelque choſe
Qui ſoit propre à le ſoulager,
Qu'elle parle, qu'elle propoſe,
Quoi-que de mes bontés elle veüille exiger,
Je la ſatisferai.

FROSINE.

L'honnête homme de pere !

CHRISANTE.

Que me conſeilles-tu dans ce malheur preſſant ?

FROSINE.

Ce que je vous conſeille ? en un mot comme en cent ;
Mariez-la, Monſieur, vous ne ſçauriez mieux faire,
Car il n'eſt rien je crois, de plus réjoüiſſant.

CRISANTE.

Depuis long-tems c'eſt ma penſée,
Damis à cet Hymen a tout droit d'aſpirer,
Mais Conſtance toujours cherche à le differer.

FROSINE.

Une fille rougit de paroître empreſſée,
Et dans pareille occaſion,
Le cœur dit toujours oüi, mais la pudeur dit non;
Travaillez à bannir cette ſecrette honte,
Faites que ſon cœur la ſurmonte,
Vous la verrez changer bientôt.

CHRISANTE.

Je n'oſe la preſſer.

FROSINE.

Vous n'oſez? il le faut.

CHRISANTE.

Comment pourrai-je la réduire?
Tire-moi de cet embarras.

FROSINE.

J'en ſçai le vrai moyen, & je vais vous le dire.
Ordonnez, & ne priez pas.
Je connois l'humeur de Conſtance;
Croyez que tant de complaiſance
Ne ſert qu'à la faire languir;
Elle attend, j'en ſuis ſûre, avec impatience
Que vous la forciez d'obéir.

CHRISANTE.

Mais tu m'ouvres les yeux, Froſine;
Et je vois, plus je l'examine,
Qu'il faut en impoſer, j'approuve tes avis,
Et je puis t'aſſurer qu'ils vont être ſuivis.
Je dois aller finir certaine affaire en Ville,
Mais quand je ſerai de retour,
Je prétends l'obliger à conclure en ce jour
Un hymen qui lui ſeul peut me rendre tranquille. (*il ſort.*)

FROSINE *ſeule.*

J'ai réüſſi vraiment en intrigante habile,
C'eſt déja fort bien débuté.
Mais Conſtance paroît, tâchons de ſon côté
De ne point prendre une peine inutile.

SCENE VIII.

CONSTANCE, FROSINE.

CONSTANCE.

QUE te disoit mon pere ?

FROSINE.

A peu près les discours
Que votre ennui l'oblige à me tenir toujours ;
Il cherche à dissiper votre mélancolie,
Et voudroit pénétrer quel en est le motif ;
Si j'avois dit qu'il naît de votre jalousie
C'eût été le point décisif,
Mais je n'ai pas voulu parler.

CONSTANCE.

J'en suis ravie,
Dans son esprit Damis seroit perdu ;
Si mon pere envers moi sçavoit quel est son crime ;
Mais je ne puis encor l'en rendre la victime.

FROSINE *à part.*

Bon, je vois son esprit fortement combattu.
(*Haut*) A propos de Damis, qu'en ferons-nous, Madame ?

CONSTANCE.

Qu'en faire, je ne sçais. Dans le trouble où je suis
Mille projets s'élevent dans mon ame,
Je voudrois l'oublier, je sens que je ne puis.

FROSINE *à part.*

Fort bien.

CONSTANCE.

Quoiqu'il m'ait fait une cruelle injure,
Que je le reconnoisse infidéle & parjure,
Quelque chose me parle encore en sa faveur ;
Je veux dans ce desordre extrême
En demander les raisons à mon cœur ;
Mais il me répond que je l'aime.

FROSINE.

Ah la bonne protection !
Il n'en sçauroit jamais avoir une meilleure,

Et je dois renoncer à ma commiſſion.

CONSTANCE.

Qu'eſt-ce à dire ?

FROSINE.

Damis me prioit tout à l'heure
De vous parler pour lui, mais qu'en-a-t'il beſoin ?
Ah ! puiſque votre cœur ſe charge de ce ſoin,
Il réuſſira mieux, Madame, que perſonne.

CONSTANCE.

Où l'as-tu vû ?

FROSINE.

Dans ce Jardin,
Pénétré du cruel chagrin
Où ſans relâche il s'abandonne,

CONSTANCE.

Que t'a dit cet ingrat, & quel eſt ſon deſſein ?

FROSINE.

Il dit que vous êtes cruelle,
Que l'on ne vit jamais un Amant plus fidéle,
Que vous le ſoupçonnez à tort,
Qu'il ne méritoit pas un ſort,
Qui de mille ſoucis rend ſon ame agitée,
Et tout cela d'un ton ſi dolent, ſi plaintif,
Si tendre, ſi perſuaſif,
Qu'à le croire je ſuis extrêmement portée.

CONSTANE.

Tu le crois innocent ?

FROSINE.

Oüi, ſoyez-en flattée.

CONSTANCE.

Quoi ! tu pourrois penſer que fidéle à ſes feux,
L'ingrat n'ait pas ailleurs oſé porter ſes vœux ?
Tu crois qu'à tort je le ſoupçonne ?
Lorſque tout à mes yeux, avec tant de raiſon,
Sans ceſſe vient offrir ſa lâche trahiſon ?
Je ne te comprends pas, ton changement m'étonne ;
Toi qui me le peignois, Froſine, avec des traits
Propres à bannir de mon ame
Les reſtes mal éteints d'une premiere flâme,
Je te vois aujourd'hui prendre ſes intérêts ?

FROSINE.

C'eſt avec juſtice, Madame.
Damis, j'oſe vous l'affirmer,
N'a pas ceſſé de vous aimer;
C'eſt pour vous le faire connoître
Qu'il vous demande en grace un moment d'entretien.

CONSTANCE.

Que l'ingrat à mes yeux ſe garde de paroître.

FROSINE.

Ho, je crois qu'il n'en fera rien,
Car le voilà.

SCENE IX.

CONSTANCE, DAMIS, FROSINE.

CONSTANCE.

JE veux fuir ſa préſence.

DAMIS.

Hé quoi! vous me fuyez, Conſtance.

CONSTANCE.

Puis-je trop éviter un Amant odieux?
Qui...

DAMIS.

Souffrez du moins qu'à vos yeux
Je faſſe voir mon innocence.

CONSTANCE.

Je ne veux rien entendre.

DAMIS.

Ah Froſine aujourd'hui
Que j'ai beſoin de ton appui!

FROSINE *à Conſtance.*

Ecoutez ſes raiſons.

CONSTANCE

Que pourroit-il me dire?

DAMIS.

Que ſur moi vous avez un ſouverain empire;
Que je reſſens toujours l'amour le plus parfait.

CONSTANCE.

CONSTANCE.

Quoi ! d'un amour comme le vôtre
Mon cœur ſeroit-il ſatisfait,
Quand vous le partagez, ingrat, avec une autre ?

DAMIS.

Moi, Conſtance !

CONSTANCE.

Vous-même, il n'eſt point de ſerment
Qui me fît penſer autrement,
J'en ai des preuves trop certaines.

DAMIS.

Qui peut vous l'avoir dit ?

CONSTANCE.

Vos demandes ſont vaines,
Vous n'apprendrez jamais de quelle part
Je ſçai juſqu'à quel point vous trahiſſez ma flamme,
Je me plains ſeulement de l'avoir ſçu trop tard.

DAMIS.

Vous me rendrez juſtice, écoutez-moi, Madame.

CONSTANCE.

Je n'écoute plus rien.

DAMIS.

Arrêtez....

CONSTANCE.

Laiſſez-moi.
Vous m'avez pû manquer de foi,
Aujourd'hui près de vous il n'eſt rien qui m'arrête ;
Allez, allez porter vos ſoupirs, vos regrets
A votre nouvelle conquête,
Mais ne me revoyez jamais. (*elle ſort.*)

SCENE X.

DAMIS, FROSINE.

DAMIS.

QUel ordre rigoureux ! helas ! que dois-je faire ?
Ne verrai-je jamais adoucir mon deſtin ?

FROSINE.

C'eſt pour le coup que je l'eſpere,
En voilà le ſigne certain;
Elle vient de montrer un degré de colere
Qui prouve évidament qu'elle touche à ſa fin.

DAMIS.

Tant de cruauté me déſole.

FROSINE.

Je vous dis que tout ira bien,
Car j'ai pour vous ſervir fait agir un moyen
Qui fera ſon effet, comptez ſur ma parole.
Venez tantôt dans la maiſon,
Preſſez, priez, pleurez & vous aurez raiſon.
Les pleurs ſont de puiſſantes armes;
Quoi qu'elle ait projetté, la plus fiere s'y rend,
Et ſa foibleſſe la reprend
A l'aſpect de deux yeux qui répandent des larmes. (*elle ſort.*)

DAMIS.

Combien de tems encor dureront mes allarmes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente une grande Salle où pluſieurs portes aboutiſſent.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, ANGELIQUE.

CONSTANCE.

OUi, vous pouvez ici me dire librement
Le ſujet de votre viſite,
Du reproche pourtant je ne vous tiens pas quitte,
Car je vous vois très-rarement,

Et de tant de froideur mon amitié s'irrite.

ANGELIQUE.

De ce reproche injurieux,
Conſtance, épargnez-moi l'aigreur mortifiante,
Vous ne l'ignorez pas, je dépends de ma tante,
Et je ne ſuis pas libre autant que je le veux.

CONSTANCE.

Hé je n'en doute pas, mais ſachons quelle affaire
Peut vous amener en ces lieux :
En quoi vous ſuis-je néceſſaire ?

ANGELIQUE.

A ſervir la plus vive ardeur.

CONSTANCE.

Je vous entends, ceci regarde votre frere,
Vous venez me parler, ſans doute, en ſa faveur ;
N'eſt-ce pas ce qui vous amene ?

ANGELIQUE.

Pourquoi prendrois-je cette peine ?
On ſçait qu'épris des mêmes feux
D'un réciproque amour vous vous aimez tous deux,
Je ne l'ignore pas, & ſur cette aſſurance
Je viens de mes ſecrets vous faire confidence,
Et j'oſe me flatter qu'en cette occaſion,
En faveur de votre tendreſſe,
Vous me pardonnerez vous-même une foibleſſe
Dont vous ſentez l'impreſſion.

CONSTANCE.

Je ne puis encor vous comprendre :
Où doit aboutir ce diſcours ?

ANGELIQUE.

J'attends de vous un utile ſecours.

CONSTANCE.

Oüi, de mon amitié vous devez tout attendre ;
Parlez à cœur ouvert.

ANGELIQUE.

Je n'ai pu m'en défendre,
J'aime.

CONSTANCE.

Pour l'avoüer faut-il tant de détours ?
Quel eſt votre vainqueur ?

ANGELIQUE.

On le nomme Valere,
Il eſt grand ami de mon frere,
Loge même dans ſa maiſon;
Mais il ignore encor ma demeure & mon nom;
Cela vous ſurprendra peut-être?

CONSTANCE.

Quoi! vous aimer ſans vous connoître?
Le commerce, entre-nous, me paroît ennuyeux,
Un cœur épris de véritables feux
Veut ſçavoir qui les a fait naître,
L'amour eſt toujours curieux;
Pourquoi de votre nom lui faire ce myſtere
S'il eſt ami de votre frere?

ANGELIQUE.

Ma tante ne le connoît point,
Et voilà ce qui fait aujourd'hui le grand point;
Elle prétend, à mes deſirs contraire,
Que j'accepte un époux qui ne ſçauroit me plaire,
Mon cœur n'y ſouſcrira jamais,
Et je ne penſe pas que le devoir l'ordonne;
Il faut, lorſque la main ſe donne
Que le cœur l'accompagne, ou la ſuive de près.

CONSTANCE.

Oüi, votre raiſon eſt très-bonne.

ANGELIQUE.

J'ai d'autres intérêts encor à menager:
Si ma tante veut m'obliger
A terminer l'hymen que je déteſte,
Obéïr & me plaindre, eſt tout ce que je puis,
Et dans cette occurrence, à mes vœux ſi funeſte,
Il eſt bon que Valere ignore qui je ſuis.
De plus, je n'ai pas eu le tems de le connoître,
Je veux examiner avec attention
S'il n'eſt pas different de ce qu'il paroît être.

CONSTANCE.

J'approuve la précaution;
Mais à ſe déguiſer qu'un Amant eſt habile!
Il nous paroît d'abord plein de perfection,
Tendre, ſoumis, diſcret, reſpectueux, docile;

Rien n'égale ſa paſſion ;
Oſer la ſoupçonner nous ſembleroit un crime ,
Et de cette prévention
Notre cœur trop crédule eſt ſouvent la victime.
Mais parlons ſérieuſement ;
De cet amour, pour vous, la ſuite m'épouvante ;
Et comment pourrez-vous cacher à votre tante
Votre ſecret attachement ?

ANGELIQUE.

J'ai , ſur votre amitié , fondé mon eſperance ,
Vous pouvez le favoriſer ;
Que j'aurai de reconnoiſſance !

CONSTANCE.

Je n'ai rien à vous refuſer ,
Voyons , parlez , que puis-je faire ?

ANGELIQUE.

Puiſque je ne dois rien vous taire ,
Voici quel eſt mon embarras ;
Valere pourroit bien faire ſuivre mes pas ,
S'il ſçait une fois ma demeure ,
Il ira , j'en ſuis ſûre , à mon frere ſur l'heure ,
Lui déclarant ſa paſſion ,
Demander & mon nom & ma condition.

CONSTANCE.

Cette crainte eſt aſſez fondée ,
C'eſt un moyen qu'il pourroit bien tenter.

ANGELIQUE.

C'eſt ce que je veux éviter.

CONSTANCE.

Mais comment ferez-vous ?

ANGELIQUE.

Ecoutez mon idée ;
J'ai promis aujourd'hui de lui parler chez moi.

CONSTANCE.

Chez vous ! ſous les yeux de la tante ?
Mais , à vous dire vrai , je croi
Que la démarche eſt imprudente.

ANGELIQUE.

N'allez pas vous imaginer
Que juſques à ce point Angelique ſoit folle.

CONSTANCE.

Mais vous prétendez donc lui manquer de parole ?

ANGELIQUE.

Non.

CONSTANCE.

Je ne puis vous deviner,
Voulez-vous la tenir ?

ANGELIQUE.

Oüi.

CONSTANCE.

Ceci m'embarraſſe,
D'accorder ces deux points, avez-vous un moyen ?
Je n'y comprends encore rien.

ANGELIQUE.

Voici comment il faut que la choſe ſe faſſe.

CONSTANCE.

Voyons.

ANGELIQUE.

J'ai réſolu de lui parler ici.

CONSTANCE.

Chez moi ?

ANGELIQUE.

Vous me ferez, s'il vous plaît, cette grace.

CONSTANCE.

Mais vous n'y penſez pas.

ANGELIQUE.

N'ayez aucun ſouci,
Je ne veux qu'un moment, & le voir & l'entendre.

CONSTANCE.

Si mon pere alloit le ſurprendre,
Dites-moi, s'il vous plaît, quel ſeroit ſon ſoupçon ?
Voir un homme inconnu venir dans ſa maiſon !

ANGELIQUE.

J'ai prévû cette circonſtance,
Et j'ai choiſi l'inſtant précis
Où l'on voit rarement votre pere au logis,
Ainſi de ce côté ſoyez en aſſurance;
Liſette qui ſçait mon deſſein,
Doit amener Valere, & l'introduire
Par le petit degré qui conduit au jardin.

CONSTANCE.

Ciel ! dans quel embarras allez-vous me réduire
Si ? ... je ne puis y consentir ...
Je crains ....

ANGELIQUE.

J'entends quelqu'un.

SCENE II.

CONSTANCE, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

JE viens vous avertir.
Que Valere est entré.

ANGELIQUE.

Tu devois le conduire.

CONSTANCE.

A quoi m'exposez-vous ? grands dieux !

LISETTE.

Il va venir ...

CONSTANCE.

Je me retire,
Mais, qu'au plûtôt de grace, il sorte de ces lieux. (*elle sort.*)

SCENE III.

ANGELIQUE, VALERE, LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ! qu'il faut de cérémonie
Pour arriver dans cette appartement !
Ma foi cette maison est assez bien garnie,
Et j'y marque mon logement.

ANGELIQUE.

Enfin j'ai satisfait, Monsieur, à votre envie,
Vous me voyez chez moi.

VALERE.

Que mon sort est charmant !

Que peut-il m'arriver de plus doux dans la vie !
Voici le moment ſouhaité,
Où vous accorderez, Madame,
La faveur promiſe à ma flâme,
Je connoîtrai l'objet dont je ſuis enchanté.

ARLEQUIN.

Et toi, ma divine beauté,
Sans qu'à préſent rien t'embarraſſe,
Tu me diras auſſi ton nom, ta qualité.

LISETTE.

Nous verrons; mais, Monſieur, de grace,
Songez qu'en peu de tems il faut quitter la place,
Les momens vous ſont précieux.

ARLEQUIN.

Pour moi je ne ſors pas ſi vîte de ces lieux,
Il faut que la maiſon ſoit par moi viſitée,
Comme elle doit un jour par nous être habitée,
Qu'en fait d'appartement je ſuis très-délicat,
Je veux voir, puiſqu'enfin je me trouve à portée,
Si la cuiſine eſt en état,
Et ſi la cave eſt bien voûtée.

VALERE.

Ah ! laiſſe-moi joüir d'un entretien ſi doux !
Il fait depuis long-tems l'objet de mon attente.

ANGELIQUE.

De l'eſtime que j'ai pour vous,
Je vous donne, Valere, une preuve évidente;
Cependant ma conduite eſt contraire au devoir,
Je ne ſuis pas à m'en appercevoir.

VALERE.

Mais, Madame, en quoi donc eſt-elle condamnable ?

LISETTE.

En accordant à votre amour
La liberté qu'on vous donne en ce jour.

VALERE.

Vous repentiriez-vous de m'être favorable ?

ANGELIQUE.

Je devrois, ſans doute, en rougir,
Mais le motif, qui ſeul me fait agir,
Doit me rendre plus excuſable;

Ne penſez pas, Monſieur, qu'à vos empreſſemens
J'euſſe été ſi prompte à me rendre,
Sans de certains arrangemens
Qu'avec vous il me falloit prendre.

LISETTE.

Et vîte, aux éclairciſſemens.

ARLEQUIN.

Ton impatience eſt extrême,
Quand on eſt avec ce qu'on aime,
Compte-t'on ainſi les momens ?

VALERE.

Expliquez-vous, quel eſt le ſouci qui vous preſſe ?
N'êtes-vous pas encor ſûre de ma tendreſſe ?
Ne me croyez-vous pas ſoumis à votre loi ?
Je vous aime, je vous le jure,
Mieux que tous mes diſcours, mon ardeur vous l'aſſure ;
Voyons ; quelle autre preuve exigez-vous de moi ?

ANGELIQUE.

J'en veux une, Monſieur, qui m'eſt de conſéquence.

VALERE.

Parlez . . . .

ANGELIQUE.

C'eſt de garder une éternel ſilence,
Surtout de cacher à Damis
Quelle eſt de nos deux cœurs la douce intelligence ;
Je ſçai qu'il eſt de vos amis,
Gardez-vous, avec lui, de rien faire paroître ;
Qui puiſſe dans nos feux lui faire pénétrer ;
Je vous défends encor de lui faire connoître,
Ni marquer la maiſon où vous venez d'entrer.

VALERE.

D'où n'aît donc cette méfiance ?
Et pourquoi, dans votre défenſe,
Me nommez-vous expreſſément Damis ?
Eſt-ce le ſeul ami que je voye à Paris ?
N'ai-je que cette connoiſſance ?
Je dois vous dire qu'à mon tour
Cette précaution allarme mon amour,
Elle cache quelque myſtére,
Et vous me laiſſez entrevoir . . .

ANGELIQUE.

Quoi qu'il en ſoit, ne cherchez pas, Valere,
Les raiſons que je puis avoir;
Mais croyez que j'en ai beaucoup pour le vouloir.

VALERE.

Je ne le crois que trop, & c'eſt ce qui m'agite,
Damis, apparemment... Je n'oſe m'expliquer.

ARLEQUIN.

Mon Maître ſemble ſe piquer,
Et peu s'en faut qu'auſſi ta froideur ne m'irrite.

SCENE IV.

ANGELIQUE, VALERE, LISETTE, ARLEQUIN, FROSINE.

FROSINE.

HE' finiſſez cet entretien,
Votre pere me ſuit.

ANGELIQUE.

Ah, Monſieur, ſortez vîte!

FROSINE.

Non vraiment, qu'il s'en garde bien,
Il pourroit rencontrer Monſieur ſur ſon paſſage.

ARLEQUIN.

Je crains que ſur moi ſeul ne tombe tout l'orage,
Je crois voir ſur mon dos ſon bras appéſanti.

VALERE.

Quel facheux contre-tems!

ARLEQUIN.

J'enrage.

ANGELIQUE.

Comment ferons-nous?

VALERE.

Quel parti?...

FROSINE.

Venez, ce cabinet vous offre un ſûr aſile,
Que l'un & l'autre y ſoit tranquille,
Je vous en tirerai quand il ſera ſorti.

Valere & Arlequin entrent dans le cabinet.

SCENE V.

ANGELIQUE, CONSTANCE, FROSINE, LISETTE.

CONSTANCE.

JE l'avois bien prévû, vous le voyez, mon pere
Dans cet inſtant vient de rentrer;
Je tremble, & je ne puis encor me raſſurer.

ANGELIQUE.

Quel trouble je vous cauſe, & que pourrai-je faire?...

CONSTANCE.

Travaillons à tout réparer,
Voyons, qu'a-t'on fait de Valere?

FROSINE.

Il eſt en lieu de ſûreté,
Et dans ce cabinet....

CONSTANCE.

Quelle témerité!
Et ſi mon pere pour écrire
S'aviſoit ... Je l'entends....

SCENE VI.

LES ACTEURS PRECEDENS, CHRISANTE.

CHRISANTE.

J'Ai beau toujours leur dire
Que je veux voir fermer la porte du jardin,
Et je fais, de l'ouvrir, une défenſe expreſſe,
C'eſt donner mes ordres en vain,
A la laiſſer ouverte on s'obſtine ſans ceſſe.

FROSINE.

Vous nous faites en vérité,
Monſieur, une injuſte querelle,
Nous avons ouvert ce côté,
En faveur de Mademoiſelle,
Qui vient par le jardin pour ſa commodité.

CHRISANTE.

Oh, te voilà juſtifiée,
Et je ne dis plus mot.

ANGELIQUE.

Je ſuis mortifiée....

CHRISANTE.

Bon, bon, vous vous moquez je croi,
De grace, rendez-moi juſtice,
Croyez que ma maiſon eſt à votre ſervice,
Et que vous en pouvez diſpoſer comme moi.

ANGELIQUE.

Vous êtes obligeant.

CONSTANCE *bas à Angelique.*

Finiſſez.

CHRISANTE.

Et la tante,
Comment ſe porte-t'elle ?

ANGELIQUE.

A merveille, Monſieur.

CHRISANTE.

J'en ai réellement bien de la joye au cœur,
C'eſt une bonne Dame, encore ragoutante ;
Mais, quand de ſa jeuneſſe, elle étoit à la fleur,
Il falloit voir comme elle étoit piquante,
Elle avoit, en ſon tems plus d'un Adorateur.

FROSINE *à part.*

Jaſera-t'il long-tems ?

CONSTANCE *à part.*

Je ſuis impatiente.

CHRISANTE.

Comme elle, en verité je vous trouve charmante.

ANGELIQUE.

Vous me flattez, Monſieur Chriſante.

CHRISANTE.

Point du tout... elle doit, ſans doute, s'étonner
De ce que je lui rends ſi rarement viſite,
Je veux le réparer bien vîte,
Voudra-t'elle me pardonner ?

ANGELIQUE.

J'en ſuis très-aſſurée, & la faute eſt petite.

Mais Conſtance, il eſt tems, je crois, que je vous quitte ;
Pour rentrer au logis, c'eſt un peu trop tarder,
Ma tante pourroit me gronder.

CHRISANTE.

Vous craignez....

CONSTANCE.

Il me vient une bonne penſée,
Pour que cela n'arrive pas
Ramenez-la, mon pere, au logis de ce pas.

CHRISANTE.

Oüi, ma Fille, elle eſt très-ſenſée.
Allons....

CONSTANCE *à part.*

Par ce moyen je ſuis débarraſſée.

ANGELIQUE.

Soit, puiſque vous voulez me faire cet honneur,
Je l'accepterai de bon cœur.
(*à Conſtance*) Adieu. *à part.* Voici l'inſtant qu'il faut qu'il ſe retire.

CHRISANTE.

Je ne tarderai pas, ma fille, à revenir.
Il donne la main à Angelique & ſort avec elle & Liſette.

SCENE VII.

CONSTANCE, FROSINE.

CONSTANCE.

Le voilà dehors, je reſpire,
Quel embarras à ſoutenir ?
Ne perdons point de tems, & tandis que mon pere
Nous laiſſe ici la liberté,
Proſine, fais ſortir au plus vîte Valere,
Si tu veux, par l'autre côté.

FROSINE.

Oüi, rentrez, j'en fais mon affaire ;
Mais j'apperçois Damis, comment allons-nous faire ?

CONSTANCE.

Que de contre-tems en un jour.

SCENE VIII.

CONSTANCE, DAMIS, FROSINE

CONSTANCE.

QUoi, Monſieur! malgré ma défenſe,

DAMIS.

Helas, Madame! à mon amour
Je n'ai pû faire violence,
Je ſouffre trop de votre indifférence,
Que dis-je? je vous ſuis un objet odieux;
Quel injuſte courroux contre moi vous anime?
Que pouvez-vous, enfin, imputer à mes feux?
Si je ſuis innocent, dois-je être malheureux?
Rendez-moi votre amour, ou du moins votre eſtime,
Sans avoir commis aucun crime,
Dois-je avoir le regret de les perdre tous deux?

CONSTANCE.

Vous auriez dû, je crois, attendre
Pour vous juſtifier, Monſieur, auprès de moi,
Qu'un ordre, de ma part, vous en eût fait la loi;
La liberté que vous venez de prendre
M'empêchera de vous entendre;
Cela doit vous ſuffire, & vous m'obligerez,
Infiniment, Monſieur, ſi vous vous retirez.

DAMIS.

A me déſeſperer votre rigueur s'obſtine,
Mais dûſſai-je exciter encor votre courroux,
Je ne ſors pas d'auprès de vous
Sans ſçavoir ce qu'on me deſtine.

CONSTANCE.

Sortez, encore un coup, faites-moi voir, Damis,
Au moins que vous êtes ſoumis.

FROSINE *à Damis.*

Obéïſſez, Monſieur, elle eſt d'humeur chagrine,
Vous réüſſiriez mieux ſans doute une autrefois.

DAMIS.

Tout me devient contraire; & toi-même, Froſine,

Toi qui m'avois promis de ſoutenir mes droits,
Toi qui connois mon innocence,
Tu peux me conſeiller d'éviter ſa préſence.

FROSINE.

Croyez que pour cela j'ai de bonnes raiſons

DAMIS *à Conſtance.*

Hé quoi ! ſerez-vous inflexible ?
Ne me ſera-t'il pas poſſible
De diſſiper vos injuſtes ſoupçons ?

CONSTANCE.

Je vous-dis qu'aujourd'hui je ne veux rien entendre.

DAMIS.

Et quand pourrai-je donc, Madame ?

CONSTANCE.

Nous verrons,
Mais à mes volontés, commencez par vous rendre.

FROSINE *bas à Damis.*

Et vous ferez plus ſagement,
C'eſt le moyen de bannir ſon caprice.

DAMIS.

Il faudra donc que j'obéïſſe :
Que vous êtes cruelle ! ah, ſi de mon tourment,
Si de ce que j'éprouve & d'ennuis & de peine,
Vous aviez la moindre pitié,
Je ne vous verrois pas à ce point inhumaine.

CONSTANCE.

Sortez....

FROSINE.

Que de diſcours ! c'eſt trop de la moitié.

CONSTANCE.

Faites ce qu'on vous dit (*bas*) je ſuis dans une gêne.

DAMIS.

Du moins avant de vous quitter,
Madame, donnez-moi quelque eſpoir ſécourable
Qui puiſſe un inſtant me flatter,
Ne me refuſez pas un regard favorable,
Qui m'annonce la fin d'un courroux qui m'accable,
Et que je ne puis ſupporter.

CONSTANCE.

Encor. (*bas*) Je ſouffre une peine effroyable.

FROSINE *bas à Conſtance.*

Par quelque doux regard contentez ſon déſir,
Là, dites-lui quelque tendre parole ;
Quelque choſe qui le conſole ;
C'eſt là le vrai moyen de vous faire obéïr.

CONSTANCE.

Quoique vous ne méritiez guere
En montrant à mes yeux tant d'obſtination,
Qu'on ait pour vous la moindre attention,
Je veux pourtant vous ſatisfaire
Ne déſeſpérez pas d'appaiſer mon courroux,
Je ne conſerve pas une haine éternelle,
Allez, & ſi mon cœur peut vous trouver fidéle,
Soyez bien aſſûré qu'il eſt encore à vous.

SCENE IX.

CONSTANCE, DAMIS, CHRISANTE, FROSINE.

CHRISANTE *derriére le Théâtre.*

JE reviens dans l'inſtant.

DAMIS.

J'entends Monſieur Chriſante.

CONSTANCE *bas à Froſine.*

Mon pere eſt de tetour, & ma frayeur s'augmente !

DAMIS.

S'il me voit, il pourra trop long-tems s'arrêter,
Et je brûle d'impatience
De vous prouver mon innocence ;
Permettez-moi, pour l'éviter,
Que dans ce cabinet.....

Damis court pour entrer dans le cabinet, en pouſſe la porte, Conſtance & Froſine le tirent par le bras & l'empêchent d'entrer.

FROSINE.

Quoi ! que voulez-vous faire ?

CONSTANCE.

Y penſez-vous Damis ?

FROSINE.

Il en ſeroit fâché.

DAMIS.

DAMIS.

Quoi ! j'y vois un homme caché !
Que peut m'annoncer ce myſtére ?
Voyons de près.....

CONSTANCE.

Voici mon pere.
Ne lui faites pas entrevoir.....

CHRISANTE.

Ah ! je vous trouve encor, ma fille, en cette ſalle ?
Mais vous voilà, Damis ! quel plaiſir de vous voir !

DAMIS.

Vous me faites, Monſieur. (*à part*) Je ſuis au déſeſpoir.

CONSTANCE *bas à Damis.*

Vous êtes fou je crois. (*à part*) Complaiſance fatale.

CHRISANTE *à Damis.*

Comment vous portez-vous ?

DAMIS.

Fort bien..... (*à part*) l'aurois-je crû ?

CHRISANTE.

Depuis cinq ou ſix jours je ne vous avois vû ;
D'où vient ?

DAMIS.

C'eſt que j'étois, Monſieur, (*à part*) ah, la perfide !
Je ne m'étonne plus.....

CHRISANTE.

Vous ſemblez agité.
Qu'eſt-ce ? dans votre eſprit quel noir ſouci réſide ?
Qu'avez-vous ?

DAMIS.

Ce n'eſt rien.

CONSTANCE.

C'eſt qu'il eſt tourmenté
D'un mal de tête affreux.....

DAMIS.

Non, c'eſt toute autre choſe.

CONSTANCE *bas à Damis.*

Qu'allez-vous dire ? à quoi votre trouble m'expoſe ?
Dans quels doutes affreux allez-vous le jetter ?

DAMIS *bas à Conſtance.*

Ma rage eſt prête d'éclater,

Déja, ſans les égards que le devoir m'impoſe,
J'aurois.....

CHRISANTE.

Il paroît s'emporter;
Sachons....

DAMIS *à part.*

On me trahit, & je n'en puis douter.

CHRISANTE.

De ce juſte dépit je pénétre la cauſe,
Loin de répondre à vos ſouhaits,
Sans doute qu'à ſon ordinaire
Ma fille vous demande encor quelques délais,
Mais je ferai valoir l'autorité de pere,
Et ſans aller plus loin, je prétends qu'en ce jour
L'hymen couronne votre amour.
Qu'on aille chercher un Notaire.

DAMIS.

Non, non, ne précipitez rien.

CHRISANTE.

Je veux voir au plûtôt former ce doux lien,
Et mon impatience eſt égale à la vôtre.

DAMIS.

Ah! réſervez, Monſieur, ce bonheur pour un autre.

CHRISANTE *à Conſtance.*

Vous le mettez au déſeſpoir.

DAMIS *à part.*

Perfide.

CHRISANTE *à Damis.*

Appaiſez-vous.

DAMIS.

Il ne m'eſt pas facile;
Si vous ſçaviez, Monſieur, ſi je vous faiſois voir;
Mais à quoi ſerviroit une preuve inutile,
Allons loin de l'Ingrate exalter mon dépit,
Et rendre, s'il ſe peut, le calme à mon eſprit.

(*Il ſort.*)

SCENE X.

CHRISANTE, CONSTANCE, FROSINE.

CONSTANCE *bas à Frosine.*

Tache de le suivre, Frosine,
Et lui dis.....

FROSINE *en s'en allant.*

Oüi, j'entends.

CHRISANTE.

Son départ me chagrine.
Voyez le triste état ou vous le réduisez
Par votre peu de complaisance,
Mais j'en ai trop moi-même, & vous en abusez,
Ho je me servirai de toute ma puissance,
Et je veux avoir le plaisir
De vous sçavoir pourvuë au gré de mon désir :
Aujourd'hui, sans autre remise.

CONSTANCE.

A vos ordres je suis soumise,
Mais je suis jeune encor.....

CHRISANTE.

Et voilà justement
Le bon tems, où le mariage
Peut nous fournir quelque agrément ;
Faut-il pour se mettre en ménage,
Attendre que l'on soit dans l'automne de l'âge ?
Non, non, ma fille, il faut en saisir le printems.

CONSTANCE.

Je suis prête à répondre à vos empressemens.

CHRISANTE.

Tant mieux, vous me charmez, ma joye est sans égale ;
C'est ainsi qu'on doit s'expliquer.
Mais j'ai certaine chose à vous communiquer ;
On est interrompu souvent dans cette salle,
Dans mon appartement, nous serons mieux je croi,
Venez ma fille, suivez-moi.

CONSTANCE.

Je vous ſuis, (*à part*) de frayeur je ſuis encor glacée.

Elle ſort avec ſon pere par un côté, Froſine entre dans le même inſtant par l'autre.

SCENE XI.

FROSINE *ſeule.*

JE ſuis en peine de Damis,
Je n'ai pû découvrir quelle route il a pris,
Quoiqu'à courir après je me ſois empreſſée.
Mais profitons de ces inſtans
Où la ſalle eſt débarraſſée,
Et de ce cabinet faiſons ſortir nos gens.
Sortez, ſortez, & ſans perdre de tems,
Par ce petit dégré qu'on détale bien vîte.

Froſine ouvre la porte du cabinet, Valere & Arlequin en ſortent.

SCENE XII.

VALERE, FROSINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

LA fiévre n'a jamais cauſé tant de friſſon,
Et par ma foi ma peur n'a pas été petite,
Mais grace au Ciel m'en voilà quitte
Pour quelques inſtans de priſon.

VALERE.

Puis-je voir un moment la beauté que j'adore ?

ARLEQUIN.

Ne puis-je entretenir encore
La ſouveraine de mes vœux.

FROSINE.

Eh ſortez au plûtôt, Meſſieurs les amoureux,
Voulez-vous nous cauſer quelque allarme nouvelle ?

ARLEQUIN.

Parbleu dans nos amours nous ſommes bien chanceux.

Froſine entraine Valere & Arlequin, & ſort avec eux ; dans le même moment, Damis entre du côté oppoſé.

SCENE XIII.

DAMIS *ſeul.*

JE me ſuis échapé ſans ſortir de ces lieux,
Et je puis à préſent convaincre l'Infidéle ;
Sçachons quel eſt le rival odieux
Qui porte dans mon cœur une atteinte cruelle,
Et traverſe aujourd'hui mes feux.
Paroiſſez amant trop heureux,
On ne me répond point..... Entrons que j'examine.....

Il entre dans le cabinet, & dans ce tems-là Conſtance vient ſur la Scene.

SCENE XIV.

CONSTANCE *ſeule.*

JE n'ai pû joindre encor Froſine
Pour ſçavoir ce qu'elle aura fait ;
Mon impatience eſt extrême.
Mais Valere ſans doute eſt dans ce cabinet,
Il faut l'en retirer moi-même.
Vous que l'amour ici tient long-tems arrêté,
Vous en pouvez ſortir en toute ſureté.

Elle pouſſe la porte du cabinet & Damis ſe préſente tout d'un coup.

SCENE XV.

CONSTANCE, DAMIS,

CONSTANCE.

CIel ! que vois-je ?

DAMIS.

Achevez.

CONSTANCE.

Je n'ai plus rien à dire.

DAMIS.

Ma préſence doit-elle ainſi vous interdire ?
Quoi ! votre feu ſe rallentit !
De grace, pourſuivez.

CONSTANCE *à part.*

Ah ! ce coup m'étourdit,
Et je ne ſçai que lui répondre.

DAMIS.

Perfide, ce ſilence a de quoi vous confondre,
Votre trouble me dit aſſez
Et ce que je dois craindre, & ce que vous penſez ;
Je vois que votre cœur pour un autre ſenſible,
Montroit contre Damis un injuſte courroux.
Pour qu'il ne lui fût pas poſſible
De troubler des momens ſi doux ;
Helas ! quelle étoit ma foibleſſe,
Ingrate, joüiſſez en paix
De votre nouvelle tendreſſe,
Ne craignez pas que déſormais
Je porte aucun obſtacle à l'ardeur qui vous preſſe,
Adieu, je jure ici de vous fuïr à jamais.

CONSTANCE.

Où courez-vous Damis ? quel tranſport vous anime ?
De quoi m'accuſez-vous ? voyons, & de quel crime
Serois-je coupable à vos yeux ?
Et ſur quoi fondez-vous les traits injurieux.....

DAMIS.

Vous me le demandez ?

CONSTANCE.

Oüi Damis, je l'ignore.

DAMIS.

Qu'entends-je ! vous oſez encore,
Loin de rougir de honte à l'aſpect d'un amant
Qui ſe voit aujourd'hui trahi cruellement,
Affecter à ſes yeux une fauſſe aſſurance,
Lors même que tout la dément.

CONSTANCE *à part.*

Que ferai-je dans ce moment ?
Dois-je trahir la confiance
Qu'Angelique a montré pour moi ?
Non, puiſque ſon ſecret eſt remis à ma foi,
Notre amitié m'oblige à garder le ſilence,
Et l'honneur m'en fait une loi.
Cherchons d'autres moyens.....

DAMIS.

Quelle eſt votre défenſe ?
Voyons, parlez....

CONSTANCE.

Mon innocence.
J'écoute vos diſcours, Monſieur, ſans m'émouvoir,
Je n'y puis encor rien comprendre,
Et j'attends le moment où vous voudrez m'apprendre
D'où naiſſent les tranſports que vous me faites voir.

DAMIS.

Cette tranquillité me tuë ;
Et comment pouvez-vous l'avoir ;
Lorſque vous êtes convaincuë ?

CONSTANCE.

Et de quoi ? ne différez point
Au moins, Monſieur, de m'en inſtruire.

DAMIS.

Peut-on déguiſer à ce point ?

CONSTANCE.

Mais encor, que voulez-vous dire ?

DAMIS.

Quoi ! lorſque du mépris que l'on a pour mes ſoins
Mes yeux viennent d'être témoins,
Et que je découvre moi-même,
Par le plus ſingulier effet,
L'objet de votre amour extrême
Enfermé dans ce cabinet,
Lorſque pour l'en tirer, par cet amour conduite,
De m'y trouver je vous vois interdite,
Vous feignez d'ignorer d'où naiſſent mes tranſports ?

CONSTANCE.

Qu'oſez-vous avancer ? quelle injure effroyable !

DAMIS.

Ne tentez plus de vains efforts
Pour ne point paroître coupable,
Je vous laiſſe, perfide, en proye à vos remords,
Si votre cœur en eſt capable.

CONSTANCE.

Ah! de grace, arrêtez, vous êtes dans l'erreur,
Je dois la diſſiper, il eſt de mon honneur,
Vous vous êtes trompé, Damis, je vous l'aſſure,
Et de mille ſermens....

DAMIS.

Il n'en eſt pas beſoin,
Qui peut manquer de foi peut bien être parjure;
Tout ce que vous diriez ne ſeroit qu'impoſture;
J'ai vû....

CONSTANCE.

Qui?

DAMIS.

Je ne ſçai.

CONSTANCE.

Non, vous dis-je, Damis,
Encore un coup, cela n'eſt pas poſſible,
Et la prévention a ſaiſi vos eſprits;
Croyez....

DAMIS.

Son aſſurance eſt incompréhenſible!
Comment! vous me voudrez nier en ce moment
Que vous ayez ici fait cacher votre Amant?

CONSTANCE.

Sans doute, pouvez-vous le croire?
Quel tort faites-vous à ma gloire?
Par quel ſoupçon, grands Dieux! voulez-vous la ternir?

DAMIS.

Je ne ſçaurois en revenir,
La cauſe en eſt trop évidente,
Vous ſoutenez, en vain, pour paroître innocente,
Qu'aucun ici n'étoit caché,
Car je l'ai vû moi-même, & l'ai preſque touché.

CONSTANCE *éclatant de rire.*

Ah! je vois ce que c'eſt, & je ne puis qu'en rire.

DAMIS.

DAMIS.

Comment donc ! vous riez ?

CONSTANCE.

Oüi vraiment.

DAMIS.

Qu'eſt-ce à dire ?

CONSTANCE.

La mépriſe eſt plaiſante, & quand vous la ſçaurez,
Je ſuis ſure, Damis, que vous-même en rirez.

DAMIS.

Voyons, expliquez-moi l'énigme impénétrable. . . .

CONSTANCE.

Ce que vous avez vû, ce n'étoit qu'un tableau
Que mon pere a placé vis-à-vis ſon bureau,
Dont la peinture eſt admirable ;
C'eſt d'un homme écrivant le portrait véritable,
Si bien au naturel, que les yeux ſont frapez,
Et comme vous, ſouvent d'autres s'y ſont trompez.

DAMIS.

Certes, l'invention eſt neuve, ingénieuſe,
Souvent par ce ſecours on ſort d'un embarras ;
Celle-ci cependant ne ſera pas heureuſe,
Et ne vous en tirera pas.
Vous vous imaginez, peut-être,
Que je ſois crédule à ce point ;
J'ai vû marcher quelqu'un que je n'ai pû connoître ;
Et les tableaux ne marchent point.

CONSTANCE.

(*à part*) Que dire ? *haut*. Hé bien, Monſieur, il n'eſt plus
tems de feindre,
Vous avez vû quelqu'un de caché, j'en conviens.

DAMIS.

A ne plus le nier j'ai donc pû vous contraindre ?
L'aveu que j'exigeois, à la fin je l'obtiens ;
On vous faiſoit, Madame, une injure effroyable.

CONSTANCE.

Cet aveu ne ſçauroit me rendre plus coupable,
Monſieur, & vos ſoupçons ſeroient bien tôt détruits
Si je diſois un mot.

DAMIS.

Vous pourriez ? . . . .

CONSTANCE.

Je le puis,
Mais ne m'y forcez pas, de grace,
Ou ſi vous m'y forcez, vous verrez dès ce jour,
La haine dans mon cœur ſuccéder à l'amour.

DAMIS.

Je crains peu les effets d'une telle menace ;
Parlez, car je ne vois encor dans vos diſcours
Que des ſubtilités, des ruſes, des détours.

CONSTANCE.

Vous allez pour toûjours exciter ma colere,
Craignez de vous en répentir ;
Ce n'eſt qu'en me croyant ſincere,
Qu'il ſeroit tems encor de vous en garantir.

DAMIS.

Moi, vous croire ſincere ! y puis-je conſentir ?

CONSTANCE.

Hé bien, il faut vous ſatisfaire,
Mais ſongez bien, qu'après l'aveu que je vais faire,
Vous devez vous réſoudre à ne me voir jamais.

DAMIS.

Ah ! c'eſt de tout mon cœur que je vous le promets.

CONSTANCE.

Tu me réduits donc à la honte,
D'avoüer que ma paſſion
A m'allarmer étoit ſi prompte ?
Ignores-tu l'impreſſion
Que m'ont fait les ſoupçons que tu m'avois fait naître ?
J'ai voulu moi-même connoître
Si tu ne cherchois pas, ingrat, à me tromper,
Par les empreſſemens que tu faiſois paroître,
Pour tâcher de les diſſiper,
J'avois mis un homme à ta ſuite ;
Il obſervoit tes pas, épioit ta conduite,
M'en informoit, j'ai de lui ſeul appris
A quel point pour une étrangere,
Ton lâche cœur étoit épris ;
Il venoit aujourd'hui, comme à ſon ordinaire,

Me rendre un compte exact, j'ai vû venir mon pere,
J'ai craint qu'il n'en fût apperçû,
De le faire cacher il étoit néceſſaire,
Et voilà cet Amant que tu crois avoir vû.

DAMIS *à part.*

Me diroit-elle vrai ?

CONSTANCE.

Voi toute ma tendreſſe,
Conçoi, par cet aveu, quel en étoit l'excès,
Ah ! j'aurai d'éternels regrets
D'avoir montré tant de foibleſſe ;
Ma gloire, mon honneur, m'impoſoient cette loi,
Pour qu'un ingrat pût me rendre juſtice,
Je leur devois ce ſacrifice ;
Il eſt fait, mais tu dois en joüir loin de moi.
Fui pour toûjours les lieux où je pourrai paroître,
Croi que, de mon côté, je ſçaurai t'éviter,
D'un retour, de ma part, ne vas point te flatter,
L'horreur que dans mon cœur tu viens de faire naître,
De jour en jour va s'augmenter :
Si par toi je ſuis outragée,
Si tes ſoupçons injurieux
Me rendent juſqu'ici criminelle à tes yeux,
Bien-tôt par tes remords j'en puis être vengée,
Et j'ajoûte ce doux eſpoir
Au plaiſir que j'aurai de ne plus te revoir ;
Je te jure, perfide, une haine mortelle,
C'eſt tout ce que mon cœur peut aujourd'hui pour toi ;
Pour un ingrat, un infidéle,
Qui vient m'ouvrir de pleurs une ſource éternelle,
En oſant ſoupçonner ma foi.

DAMIS *à part.*

Ah, je crois qu'elle eſt innocente !
Et ſes larmes en ſont une preuve conſtante ;
Quelle étoit mon erreur .... ſouffrez qu'à vos genoux.

Il ſe jette aux genoux de Conſtance.

CONSTANCE.

Allez, cruel, retirez-vous,
Je ne puis vous voir davantage.

DAMIS.

Mon aveugle tranſport, d'un tendre amour l'ouvrage,
Excite la pitié plûtôt que le courroux,
N'allez-pas m'accabler du vôtre,
J'oſe vous en prier au nom de cette ardeur,
Qui jamais un inſtant n'a ſorti de mon cœur,
Pourroit-il bruler pour un autre;
Conſtance, j'expire en ces lieux,
Si je ne lis mon pardon dans vos yeux.
Mon répentir, ſur vous, n'aura-t'il point d'empire?

SCENE XVI.

CONSTANCE, DAMIS, FROSINE

FROSINE *ſans appercevoir Damis.*

Madame, à la fin je reſpire,
Notre Amant eſt ſorti.....

DAMIS *ſe levant bruſquement.*

Qu'entends-je!

CONSTANCE.

Qu'as-tu dit?

FROSINE.

Ciel, Damis eſt ici!

DAMIS.

Je me trouve interdit.
Ai-je par ſes diſcours pû me laiſſer ſurprendre?
A ſes pleurs ai-je pû me rendre?
Trop aſſûré qu'on trahit mon ardeur,
Convaincu par mes yeux qu'un autre a ſa tendreſſe,
A-t'elle pû par ſon adreſſe,
Me faire croire encor que j'étois dans l'erreur
Et triompher de ma foibleſſe?
Hé bien, c'étoit donc un tableau,
Placé vis-à-vis un bureau,
Dont la peinture eſt admirable?
C'eſt d'un homme écrivant le portrait véritable,
Ou pour mieux ſortir d'embarras,
C'eſt un homme commis pour obſerver mes pas?

Vous ne me dites rien ? n'eſt-il plus de reſſource ?
En avez-vous tari la ſource ?
Quoi ! votre imagination
Vous en laiſſe manquer en cette occaſion ?
Faut-il que ma colere éclate ?
Que faire ? de quels noms appeller un ingrate
Qui ſurprend ma crédulité ?
Avec quel air de vérité
Elle appuyoit ſa fourberie !
Etouffons mon reſſentiment,
Un mépris éternel eſt le ſeul châtiment
Que mérite ſa perfidie.....*Il ſort*.....

CONSTANCE *courant pour l'arrêter.*

Ah ! Damis, attendez, vous allez tout ſçavoir....
Il ne m'écoute pas, je ſuis au déſeſpoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

La Scene eſt dans la nuit.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE *ſeule.*

J'Ai fait, par un billet, avertir Angelique,
Et j'apprends qu'elle doit venir ſans différer ;
Si de mon embarras elle eſt la cauſe unique,
Elle doit ſeule m'en tirer.
Je la vois.....

SCENE II.

CONSTANCE, ANGELIQUE.

CONSTANCE.

AH ! venez diſſiper les allarmes
Que vous me cauſez en ce jour ;

Pour avoir ſervi votre amour,
Si vous ſçaviez helas! qu'il m'en coute de larmes.

ANGELIQUE.

Froſine m'a tout dit, je ſuis au déſeſpoir,
Le chagrin que j'en ai ne ſe peut concevoir.

CONSTANCE.

Damis eſt furieux : n'a-t'il pas lieu de l'être,
Puiſqu'il a vû Valere?...

ANGELIQUE.

A-t'il pû le connoître ?

CONSTANCE.

Il n'a pas eu le tems, vraiment,
Mais il n'en croit pas moins que ce ſoit mon amant ;
Il auroit fallu, pour détruire
L'objet de ſon juſte courroux,
Que de votre ſecret ma bouche eût pû l'inſtruire,
Mais je ne l'ai point fait par amitié pour vous.

ANGELIQUE.

Qu'à vos bontez je ſuis ſenſible !
Que ne vous dois-je pas ?

CONSTANCE.

Il s'agit aujourd'hui
De m'excuſer auprès de lui,
Et de le détromper, cela vous eſt poſſible.

ANGELIQUE.

Ah Conſtance! je ferai tout,
Voyons ; pour en venir à bout,
Dites-moi quels moyens il faut mettre en uſage.

CONSTANCE.

Je n'en vois qu'un : il faut, ſans tarder davantage,
Lui confier l'amour dont on brûle pour vous,
Lui dire qu'à votre priere
J'ai ſouffert en ces lieux que vous viſſiez Valere,
Que lui ſeul eſt l'objet de ſes ſoupçons jaloux.

ANGELIQUE.

Lui!

CONSTANCE.

Vous le devez, & j'y compte ;
De grace n'allez pas, par une vaine honte,
Craindre d'avoüer votre ardeur.

Vôtre frere ſçait que le cœur
Fait pour ſubir les loix de la tendreſſe,
S'en défend difficilement,
Et qui reſſent cette foibleſſe,
Dans un autre pourra l'excuſer aiſément.

ANGELIQUE.

Y penſez-vous? à quoi voulez-vous me réduire?
Moi j'irois d'un front aſſuré
Confier mon amour à mon frere, & l'inſtruire
D'un ſecret qu'avec peine à vous j'ai déclaré?

CONSTANCE.

Il le faut.

ANGELIQUE.

Je rougis à la ſeule penſée
De ce que vous me propoſez.

CONSTANCE.

Cette honte eſt très-mal placée,
Et puiſque vous me réduiſez
A vous parler ici ſans feinte,
Je vous dirai que d'un ſcrupule vain,
En cette occaſion je vois votre ame atteinte;
Vous n'avez pas rougi de voir dans le Jardin
Le Cavalier qui ſçait vous plaire,
De lui donner des rendez-vous chez moi,
Je n'imagine pas pourquoi
Vous auriez à rougir d'apprendre à votre frere
Que l'amour a ſoumis votre cœur à ſes loix;
A le faire tout vous oblige,

ANGELIQUE.

Oüi, mais je ne ſçaurois.

CONSTANCE.

Vous le devez, vous dis-je,
Quoi, la raiſon ſur vous n'a-t'elle point de droits?

ANGELIQUE.

Hélas! tel eſt le ſort d'une jeune perſonne;
Aime-t'elle, d'abord ſa raiſon l'abandonne,
Le devoir veut en vain procurer ſon retour;
Il nous parle, & ſa voix ſemble être la plus forte;
L'amour ſe plaint, pourtant quand le devoir l'emporte,
Le devoir ne veut pas le céder à l'amour?

Quels combats nous faut-il ſoûtenir tour à tour ?
Il n'eſt point de tourment qui ſoit égal au nôtre
Comme leur intérêt rarement eſt commun,
Qu'il nous en coûte cher de refuſer à l'un
Ce que nous accordons à l'autre !

CONSTANCE.

On doit fuir le danger avec attention,
Quand on en connoit l'évidence.

ANGELIQUE.

Je conviens de mon imprudence,
J'ai trop aveuglément ſuivi ma paſſion,
On condamne, lorſqu'on y penſe,
Ce qu'on fait ſans réfléxion.

CONSTANCE.

Ah ! je n'en fais que trop la triſte expérience,
Si j'avois pû prévoir... décidons cependant ;
A parler à Damis êtes-vous réſoluë ?

ANGELIQUE.

Non, je redoute trop un pareil confident.

CONSTANCE.

Ma priere eſt donc ſuperfluë ?
Vous me récompenſez par un refus ingrat ;
Je ne puis diſpoſer votre ame
A me tirer du malheureux état
Où me réduit votre indiſcrette flâme.
Eſt-ce ainſi que votre amitié,
Qui devroit de mes maux partager la moitié,
Répond en ce jour à la mienne ?
Hé-bien, il n'eſt aucun égard
Qui m'attache, ou qui me retienne ;
Puiſque je ſuis traitée ainſi de votre part ;
Je vaincrai ma délicateſſe,
Votre ſecret n'eſt plus une raiſon pour moi,
Et je retire ma promeſſe,
Vous ne méritez pas que j'en garde la foi.

ANGELIQUE.

Cette ménace m'épouvante,
Quel ſeroit donc votre deſſein ?

CONSTANCE.

Je prétends de vos feux informer votre tante,

Ne lui rien déguiſer, pour qu'à Damis enfin
Elle puiſſe aſſûrer que je ſuis innocente.

ANGELIQUE.

Ah ! vous me cauſeriez des troubles infinis.

CONSTANCE.

Je le ferai, je vous l'aſſûre.

ANGELIQUE.

Conſtance, je vous en conjure,
Cherchons d'autres moyens pour détromper Damis.

CONSTANCE.

Que pourrois-je lui dire après mon impoſture ?

SCENE III.

CONSTANCE, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

JE viens vous dire qu'à l'inſtant
Vous allez à vos yeux voir paroître Valere.

CONSTANCE.

Si tard dans ma maiſon !

ANGELIQUE.

Que c'eſt être imprudent !
Ne ſçaurois-tu pas t'en défaire ?

LISETTE.

Je venois du logis, malgré l'obſcurité :
Comme je paſſois dans la ruë,
Il m'a, ſans doute, reconnuë,
Et de me ſuivre il s'eſt hâté.

ANGELIQUE.

Que veut-il ?

LISETTE.

Il demande un moment d'audience,
Voyez ſi vous voulez avoir la complaiſance.....

ANGELIQUE.

Mais tu rêves, en vérité.
Qu'il ne m'expoſe pas, de grace,
A quelques nouveaux embarras ?

Va lui dire, en un mot, que je ne le puis pas.

LISETTE.

Bon, ce n'eſt point ainſi que l'on s'en débarraſſe,
Il n'eſt aucun moyen de le faire enaller,
Il s'obſtine toûjours à vouloir vous parler.

ANGELIQUE.

Conſtance, dites-moi ce qu'il faut que je faſſe.

CONSTANCE.

Le voir. Il vient fort à propos,
Vous pourrez avec lui terminer en deux mots,
Faites-le entrer.....

LISETTE.

J'y cours..... (*Elle ſort.*)

SCENE IV.

CONSTANCE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

QU'eſt-ce donc que vous faites?

CONSTANCE.

Ecoûtez quel eſt mon avis;
Vous pouvez à Valere apprendre qui vous êtes;
Lui-même peut faire à Damis,
De votre amour l'entiere confidence,
Et bannir ſon erreur; il eſt de ſes amis,
Votre frere qui ſçait ſon rang & ſa naiſſance,
Et vos communs déſirs ne s'oppoſera pas,
Et preſſera votre alliance;
Ainſi nous ſortirons toutes deux d'embarras.
Mon pere, heureuſement, pour affaire eſt en Ville,
Mon eſprit ſera plus tranquille,
Je vous laiſſe; mais ſongez bien,
Si ma priere eſt inutile,
Que je ne ménage plus rien.... (*Elle ſort.*)

SCENE V.

ANGELIQUE *ſeule.*

JE n'eſſuyai jamais une plus rude gêne,
Oſerai-je me déclarer?

Ou laiſſerai-je encor Conſtance dans la peine ?
Mon eſprit incertain ne peut délibérer ;
La ſituation n'eſt-elle pas cruelle ?
Je ne ſçai comment m'en tirer.
On ouvre, c'eſt Liſette, & Valere avec elle.

SCENE VI.

ANGELIQUE, VALERE, LISETTE.

LISETTE.

NOus ſerons à préſent tranquilles en ces lieux,
Car j'ai mis Arlequin là-bas en ſentinelle,
Qui, rempli d'ardeur & de zéle,
Doit me faire ſçavoir s'il vient quelque fâcheux.

VALERE.

Madame.....

ANGELIQUE.

Y penſez-vous, Valere,
Quelle eſt votre indiſcretion ?
Venir ſi tard dans ma maiſon !
Je vous trouve bien téméraire.....

VALERE.

Ah ! ſuſpendez votre colére,
Tantôt d'un coup mortel vous m'avez ſçu frapper,
Et je viens vous prier de vouloir diſſiper
Le trouble qu'en mon cœur vos diſcours ont fait naître,
Et qui s'eſt depuis confirmé.

ANGELIQUE.

Voyons qui peut, Monſieur, vous avoir allarmé ?
Et d'où naît le ſouci que vous faites paroître ?

VALERE.

Du peu d'eſpoir dont mes feux ſont ſuivis,
Surtout de la défenſe expreſſe
Qu'ici vous m'avez fait, de rien dire à Damis
Qui regardât notre tendreſſe.

ANGELIQUE.

Je ne vois rien en cela qui vous bleſſe.

VALERE.

Damis eſt comme moi frappé de vos attraits,
D'ailleurs il a chez vous, Madame, un libre accès,
Je n'en ſçaurois douter encore,
Puiſque tantôt je l'en ai vû ſortir.....

ANGELIQUE.

Je ne veux point vous démentir,
Mais qu'en préſumez-vous ?

VALERE.

Je crois qu'il vous adore,
Et que vous répondez, peut-être à ſon ardeur.

LISETTE.

C'eſt bien l'imaginer.

ANGELIQUE.

Vous êtes dans l'erreur.

LISETTE.

Elle eſt grande, je vous le jure.

VALERE.

Ah! ce n'eſt point ainſi que mon cœur ſe raſſûre,
Contre un juſte ſoupçon vous vous défendez mal,
Je ne le vois que trop, Damis eſt mon rival.

ANGELIQUE.

Quoi! vous auriez cette penſée?

VALERE.

J'en ai tout lieu.

ANGELIQUE.

Je dois vous en déſabuſer,
Ma gloire en eſt trop offenſée,
Et par pluſieurs raiſons je m'y trouve forcée,
C'eſt une loi qu'on vient de m'impoſer,
Damis. . . . .

VALERE.

Hé-bien, Damis!

SCENE VII.

ANGELIQUE, VALERE, LILETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

C'Eſt te ſervir, ma brune,
Avec affection.

LISETTE.

Hé bien, que m'apprends-tu ?

ANGELIQUE.

Qu'eſt-ce ?

ARLEQUIN.

Une perſonne importune
Qui vient d'entrer à l'impromptu.

ANGELIQUE.

Ce ſera, ſans doute, mon pere.

ARLEQUIN.

Il a pouſſé la porte, & s'eſt gliſſé ſans bruit,
Je n'ai pû le connoître, & d'ailleurs il eſt nuit,
Et dans la nuit je n'y vois guére.

ANGELIQUE.

Eteignons ces flambeaux, & dans l'obſcurité
Rentrons..... ſans différer retirez-vous Valere.

(Liſette éteint les flambeaux.)

VALERE.

Je ſors, mais je reviens m'éclaircir du myſtére,
Mon eſprit trop long-tems en ſeroit agité.

ARLEQUIN.

Ne m'abandonnez pas, Monſieur, par charité.

Valere, & Arlequin ſortent à tatons du côté de la petite porte.

ANGELIQUE.

Liſette allons trouver Conſtance.

SCENE VIII.

Angelique, & Liſette cherchent à rentrer dans le tems que Damis dit les vers ſuivans.

ANGELIQUE, DAMIS, FROSINE.

DAMIS.

Tout eſt ici dans le ſilence,
Perſonne ne m'a vû rentrer dans ce logis ;
Ah ! puiſque mes feux ſont trahis,

Froſine me dira, peut-être,
Quel eſt le rival odieux
Dont on reçoit ici les vœux ;
Pour me venger ſur lui, ſi je puis le connoître,
Du mépris qu'on fait de mes feux.
J'entends marcher quelqu'un. . . . . *Il touſſe...*

ANGELIQUE.

Eſt-ce encor vous, Valere ?

DAMIS *la prenant par le bras.*

Non, non, perfide.

ANGELIQUE.

C'eſt mon frere,
Juſte Ciel !

DAMIS.

Quoi ? Valere eſt ce rival heureux,
Que votre cœur aujourd'hui me préfére ?
Parlez, l'obſcurité qui regne dans ces lieux,
Sert à dérober à mes yeux
La honte & la rougeur dont votre front ſe couvre ;
Vous voilà convaincuë, à la fin je découvre
A quel point aujourd'hui vous oſez m'outrager.

ANGELIQUE *bas à Liſette.*

Liſette, que je ſuis dans une affreuſe gêne !

DAMIS.

Qui vous fait briſer notre chaîne ?
Qui peut vous réduire à changer ?
Répondez-moi, parlez ingrate, quelle excuſe
Pourrez-vous encore m'oppoſer ?
Me direz-vous que mon eſprit s'abuſe ?
Par des contes nouveaux allez-vous m'amuſer ?
Tâchez. . . .

ANGELIQUE.

A lui parler je ne puis m'expoſer.

SCENE IX.

ANGELIQUE, DAMIS, CONSTANCE, LISETTE.

CONSTANCE.

JE ris de l'embarras où ſe trouve Angelique,
Il faudra qu'à la fin le myſtere s'explique,
Ecoutons. . . .

Pendant que Conſtance dit ces deux Vers, Angelique qui s'eſt débarraſſée des mains de Valere, rentre avec Liſette, Damis qui la pourſuit rencontre Conſtance & la prend par le bras.

DAMIS.

Vous cherchez en vain à m'échaper,
Je vous ſuivrai pour vous confondre.
Je vous tiens, parlez moi, n'oſez-vous me répondre?

CONSTANCE.

Ce n'eſt pas moi, Damis, vous allez vous tromper.

DAMIS.

Comment! ce n'eſt pas vous cruelle?
Vous ne trahiſſez pas le malheureux Damis?
Et pour ſuivre une ardeur nouvelle,
Vous n'abandonnez pas l'Amant le plus ſoumis?

CONSTANCE.

Non, qu'il me ſoit du moins permis....

DAMIS.

Ah! vous verrez qu'une autre ici cherchoit Valere,
On vous accuſe à tort, non ce n'étoit pas vous
Qui prépariez ſon cœur à des momens ſi doux.

CONSTANCE.

Non, vous dis-je, attendez; vîte de la lumiére.

SCENE X.

CONSTANCE, DAMIS, FROSINE. *Qui apporte deux flambeaux.*

FROSINE.

Quel bruit on fait ici! quelle confuſion!
De quel trouble, Monſieur, vois-je votre ame émuë?

DAMIS.

Tu me fais cette queſtion?

FROSINE.

Sans doute.

DAMIS *à Conſtance.*

Hé bien, parlez...

CONSTANCE *regardant de tous côtés.*

Qu'eſt-elle devenuë ?
Je ne la trouve pas, Froſine, j'ai bien peur
Qu'elle ne ſe ſoit échapée,

FROSINE.

Pour le coup, vous ſeriez ma foi bien attrapée.

CONSTANCE.

Evitons un pareil malheur ;
Cours pour la ramener. . . . . *Froſine ſort.*

SCENE XI.

CONSTANCE, DAMIS.

DAMIS.

D'Où vous vient cette ardeur ?
Qui cherchez-vous ? Valere ?

CONSTANCE.

Hé ! non, c'eſt votre ſœur.

DAMIS.

Ma ſœur !

CONSTANCE.

Oui, Damis, elle-même ;
Valere lui parloit ici dans ce moment,
Et vous l'avez pour moi priſe infailliblement.

DAMIS.

Que ſon aſſurance eſt extrême !
Mon eſprit en eſt étonné,
Jamais un pareil trait s'eſt-il imaginé ?

CONSTANCE.

Non, rien n'eſt plus certain.

DAMIS.

Ah ! par cette impoſture,
Vous faites à ma ſœur une cruelle injure,
Je ne puis la ſouffrir, cherchez d'autres détours,
Trouvez quelque ruſe nouvelle,
Mais ne prétendez pas faire tomber ſur elle
Le prétexte de vos amours ;
De Valere, ma ſœur n'eſt point du tout connuë,

Il ne l'a même jamais vûë,
Et d'ailleurs on ſçait que toujours,
Angelique a vécu ſous les yeux d'une tante,
Trop exacte & trop vigilante;
Je n'ai pas lieu d'appréhender
Qu'elle ait oſé former une telle entrepriſe,
Elle n'ignore pas que ſa main eſt promiſe,
Et vous cherchez envain à me perſuader.

CONSTANCE.

Et ſi je puis vous en convaincre?

DAMIS.

Vous aurez pour cela des obſtacles à vaincre;
Contr'elle je n'ai pas ces injuſtes ſoupçons.

CONSTANCE.

Voulez-vous m'écouter?

DAMIS.

Voyons donc ces raiſons,
Sachons encor par quelle adreſſe
Vous pourrez.....

CONSTANCE.

Votre ami, d'une forte tendreſſe,
Pour Angelique eſt épris aujourd'hui,
Et votre ſœur reſſent le même amour pour lui;
Cet amour mutuel, le hazard l'a fait naître,
Et chacun d'eux y trouve des appas,
Il eſt aiſé de le connoître.

DAMIS.

Fort bien.

CONSTANCE.

Ne m'interrompez pas,
Et de tout, je vais vous inſtruire.

DAMIS.

Allons, il faut vous laiſſer dire.

CONSTANCE.

Ils ſe ſont vûs ſouvent dans ce jardin,
Par elle j'en ſuis informée,
Elle eſt venuë ici me trouver ce matin,
Pour me faire part d'un deſſein,
Qui m'a d'abord fort allarmée,
Et me prier avec empreſſement,

De lui laiſſer parler à Valere un moment,
Avec Liſette en cette ſale,
Je l'ai voulu refuſer vainement,
Il m'a fallu céder, complaiſance fatale !
Plein de votre prévention,
Mon ſilence chez vous a paſſé pour un crime,
Et juſqu'ici je me vois la victime
De mon trop de diſcretion.

DAMIS.

Eſt-ce-là la fin de l'hiſtoire ?

CONSTANCE.

Quoi ! vous refuſez de me croire ?

DAMIS.

Hé ! puis-je à vos diſcours ajoûter quelque foi ?
Non, vous ne devez point l'attendre,
Je ſuis même ſurpris que vous oſiez prétendre
D'avoir encor quelque crédit ſur moi.

CONSTANCE.

Vous allez changer de langage ;
Attendez un moment, votre ſœur va venir,
Vous pourrez, par ſon témoignage,
Voir qui d'elle ou de moi l'on doit plûtôt punir.
La voici.

DAMIS *avec ſurpriſe.*

Me trompai-je ?

SCENE XII.

CONSTANCE, ANGELIQUE, DAMIS, FROSINE, LISETTE.

A FROSINE.

Près bien de la peine
Madame enfin je vous l'amene.

ANGELIQUE *à part.*

Mon embarras eſt grand, il faut le ſoutenir.

CONSTANCE

Venez détromper votre frere ;
De vous ſeule il attend l'aveu de votre ardeur ;

Découvrez-lui tout le myſtere,
Et faites-le ſortir enfin de ſon erreur.

DAMIS.

Ma ſœur ſi tard ici! qu'y venez-vous donc faire ?

ANGELIQUE.

N'en ſoyez pas ſurpris, Damis,
Tantôt par une lettre à ma tante adreſſée,
De m'y laiſſer venir Conſtance l'a preſſée,
Elle-même me l'a permis.

DAMIS.

Oh! je m'étonnois bien....

CONSTANCE.

Il s'agit d'autre choſe,
Apprenez-lui quelle eſt la véritable cauſe
De ſon jaloux entêtement,
Ne vous défendez pas, parlez ſincerement.

FROSINE.

Nous ſçavons ce qu'il nous en coute,
Pour avoir eu trop de ménagement.

DAMIS.

Vous ne penſeriez pas ſans doute,
Quel eſt le magnifique & le charmant portraït,
Que Conſtance, de vous, tout-à l'heure m'a fait,
Vous avez-là, ma ſœur, une fort bonne amie,
Qui près de moi vous avoit bien ſervie.

FROSINE.

Nous avons dit la vérité,
Et je la ſoûtiendrois au péril de ma vie.

CONSTANCE.

Allons, à quoi vous ſert cette timidité ?
Rompez au plûtôt le ſilence,
Les délais ſeroient ſuperflus,
Votre frere n'ignore plus
Que l'amour a ſur vous exercé ſa puiſſance.

FROSINE.

Parlez, Madame, s'il vous plaît.

ANGELIQUE.

Que me demandez-vous ? je ne ſçai ce que c'eſt.

CONSTANCE.

Que dites-vous ?

FROSINE.

Comment !

DAMIS.

Ma ſœur par complaiſance,
Puiſqu'on veut vous donner Valere pour Amant,
Conſentez-y pour un moment.

ANGELIQUE.

Valere ?

DAMIS.

Oüi, lui.

ANGELIQUE *à Damis.*

Je ſuis étonnée & confuſe,
Que d'un pareil amour aujourd'hui l'on m'accuſe.

CONSTANCE.

Vous niez.....

ANGELIQUE *bas à Conſtance.*

J'ai beaucoup de raiſons pour cela.

CONSTANCE.

J'en ai beaucoup auſſi pour que la choſe éclate.

FROSINE.

Ah, la méchante que voilà ?

CONSTANCE.

Comment ! juſqu'à ce point vous trouverois-je ingrate ?
Oſez-vous ſoutenir, voyant mon embarras,
Que Valere pour vous.....

ANGELIQUE.

Je ne le connois pas,
Pourquoi voulez-vous que je diſe,
Que de lui mon ame eſt épriſe ?

DAMIS.

Mais il faloit la prévenir,
Elle auroit eu moins de ſurpriſe.

ANGELIQUE.

Que doit-il donc vous revenir
De me faire une telle injure ?

DAMIS.

Je le ſçavois bien, moi, que c'étoit impoſture ;
Et j'étois bien certain.....

ANGELIQUE.

J'aime Valere, moi !

Mais, mon frere, de bonne foi,
Y voyez-vous quelque apparence ?
Moi qui de la maiſon ne ſors preſque jamais,
Comment en avoir pû faire la connoiſſance ?
Moi dont les pas ſont ſuivis de ſi près.

DAMIS.

C'eſt ce que je diſois, mais malgré ſa malice,
Soyez très-certaine, ma ſœur,
Que je vous ai rendu juſtice.

CONSTANCE.

Ingrate ! c'eſt donc là le prix de mon ſervice ?
De votre ame je vois à préſent la noirceur ;
Ne rougiſſez-vous pas d'en agir de la ſorte ?
Et d'oſer ſoutenir, par un menſonge affreux,
Que Valere n'eſt pas l'objet de tous vos vœux ;
Je n'y ſçaurois tenir, le dépit me tranſporte.

SCENE XIII.

LES ACTEURS PRECEDENS, VALERE.

VALERE.

L'Impatience enfin me raméne en ces lieux.
Mais, que vois-je ! Damis s'y préſente à mes yeux !

DAMIS.

Valere ! quel ſoupçon s'empare de mon ame !

ANGELIQUE *à part.*

Tout va ſe découvrir.

CONSTANCE.

Vous venez à propos,
Monſieur, dites-nous, en deux mots,
Laquelle de nous deux fit naître votre flâme ?
Parlez, de cet aveu dépend notre repos.

VALERE.

Je vous obéïrai, Madame,
Je ne crains pas de convenir
Que je brûle d'un feu qui ne ſçauroit finir ;
Il ne faut pas que cela vous étonne ;
Cher Damis, la voilà cette aimable perſonne,

Dont je t'avois dépeint la grace & la beauté ;
T'ai-je fait un portrait fidéle ?
Et des appas qu'on voit en elle,
Peut-on n'être pas enchanté ?

DAMIS *à part.*

Ma ſœur aime Valere, & la choſe eſt réelle.

CONSTANCE *à Valere.*

Peut-être vous vous méprenez,
Monſieur, vous lui feriez un tort conſidérable,
D'un tendre attachement ſon cœur n'eſt point capable ;
Et d'ailleurs tous ſes pas ſont trop examinez.

ANGELIQUE.

Chere Conſtance, pardonnez.

VALERE.

Détruits, mon cher Damis, un ſoupçon qui m'allarme ;
Aimerois-tu la beauté qui me charme ?
Tes vœux ſont-ils reçus ? ſerois-tu mon rival ?

FROSINE.

Le ſoupçon eſt original.

DAMIS.

Quoi ! cette Dame encore te ſeroit inconnuë ?

VALERE.

Elle s'eſt toûjours défenduë
De me dire quel eſt ſon nom,
Apprens-moi...

DAMIS.

C'eſt ma ſœur.

VALERE.

Quoi ! ta ſœur ?

DAMIS.

Tout de bon.

VALERE.

Que cette ſurpriſe m'eſt chere !
Accorde-là, Damis, à ma priere,
Que je puiſſe aujourd'hui devenir ſon époux,
Joignons au nom d'ami le doux nom de beau-frere ;
Madame, y conſentirez-vous ?

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS PRECEDENS, CHRISANTE.

CHRISANTE *entraînant Arlequin.*

Viens, maraut.

ARLEQUIN.

Traite-t'on les gens de cette sorte ?
Je suis un honnête garçon.

CHRISANTE.

Que faisois-tu, dis moi, planté sur cette porte ?
Parle, ou mille coups de bâton.....

ARLEQUIN.

Ah ! Monsieur, j'attendois mon Maître,
Le voilà, demandez.

VALERE.

Monsieur, il a raison.

CHRISANTE.

Mais, Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connoître.

DAMIS.

Ne vous étonnez pas, c'est un de mes amis,
Et qui sera dans peu mon beau-frere, peut-être.

CHRISANTE.

Et vous bientôt aussi mon gendre, cher Damis.

DAMIS.

Non, je ne puis avoir cette douce esperance,
Si vous ne réduisez Constance
A m'accorder aujourd'hui mon pardon.

CONSTANCE.

Vous m'avez fait, Damis, une cruelle offense,
Mais puisque de votre soupçon
La cause m'est si favorable,
Et que de votre amour je suis certaine enfin,
Que mon esprit ne vous voit plus coupable,
En vous rendant mon cœur, je vous donne ma main,

DAMIS.

Le sort pouvoit-il mieux seconder mon attente ?

CHRISANTE.

Que veut donc dire ce retour ?

DAMIS.

Vous ſçaurez tout, Monſieur Chriſante ;
Il me reſte encore en ce jour
A faire approuver à ma tante
L'amour de mon ami.

CHRISANTE.

Je veux qu'elle y conſente ;
Je m'en charge, il faudra célébrer à la fois
Ces deux Hymens.

ARLEQUIN *embraſſant Liſette.*

Monſieur il en faut faire trois.
Et puiſqu'ici chacun va prendre ſa chacune,
A me pourvoir auſſi j'avois déja ſongé ;
Je prendrai pour mon lot cette charmante brune,
Et je ne ſerai pas le plus mal partagé.

FIN DE LA COMEDIE.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux ; *Les Contre-Tems*, Comedie en vers, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris le neuf Mars 1736.

DE BEAUCHAMPS.

3248